



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

3

EMILIE GALOTTI.

TRAGÉDIE

EN PROSE ET EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ALLEMAND, DE LESSING,

PAR

Henri Jouffroy.

LEIPZIG ET PARIS,
CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS.

LIBRAIRIE FRANÇAISE - ALLEMANDE.

1839.

47555.18.100
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY

THE GIFT OF

CURT H. REISINGER

Mar. 1, 1938

W

EMILIE GALOTTI.

TRAGÉDIE EN PROSE ET EN CINQ ACTES.

BRAYNE & CO. LTD.
112, N. 100
CLARK BUILDING

PERSONNES.

EMILIE GALOTTI.

ODOARDO et } GALOTTI, son père et sa mère.
CLAUDINE }

HETTORE GONZAGA, Prince de Guastalla.

MARINELLI, Chambellan du Prince.

CAMILLO RO'IA, un des Conseillers du Prince.

CONTI, Peintre.

COMTE APPIANI.

COMTESSE ORSINA.

ANGELO et quelques domestiques.

Acte Premier.

UN CABINET DU PRINCE.

Scène I.

LE PRINCE, *assis à une table à travailler, sur laquelle se trouvent des lettres et papiers, dont il parcourt quelques uns.*

Toujours des plaintes! toujours des pétitions! — La triste occupation de devoir lire tout cela; et puis on nous porte encore envie! — Sans doute, si nous pouvions aider tout le monde, nous serions dignes d'envie. — Emilie?

(en feuilletant une des pétitions et en regardant la signature.)

Une Emilie? — oui, mais une Emilie Bruneschi — pas Galotti. Point Emilie Galotti! — Que veut-elle, cette Emilie Bruneschi?

(il lit.)

C'est demander beaucoup, beaucoup. — Toutefois elle s'appelle Emilie. Accordé!

(Il signe et sonne. Un valet de chambre entre.)

Il n'y a sans doute encore aucun des Conseillers dans l'antichambre?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, mon Prince.

LE PRINCE.

Je me suis levé de trop bon matin. — La matinée est si belle. Je veux sortir en voiture. Le Marquis Marinelli doit m'accompagner. Faites-le appeler.

(Le valet de chambre s'en va.)

— Je ne puis pourtant plus travailler. — J'étais si calme, m'imaginé-je, si calme — Tout-à-coup le hasard veut qu'une pauvre Bruneschi s'appelle Emilie: — et c'en est fait de mon repos, comme de tout! —

LE VALET DE CHAMBRE, *qui rentre.*

On a envoyé chercher le Marquis. Et voici une lettre de la Comtesse Orsina.

LE PRINCE.

De la d'Orsina? mettez sur la table.

LE VALET DE CHAMBRE.

Son domestique attend.

LE PRINCE.

J'enverrai la réponse, s'il y en a une à faire. — Où est-elle? en ville? ou à la campagne?

LE VALET DE CHAMBRE.

Elle est rentrée hier en ville.

LE PRINCE.

Tant pis — tant mieux, voulais-je dire. Son domestique aura donc d'autant moins besoin d'attendre.

(Le valet de chambre s'en va.)

Ma chère Comtesse!

(amèrement en prenant la lettre dans la main.)

C'est tout comme si j'avais lu!

(en la rejetant de nouveau.)

— Eh bien oui, j'ai cru l'avoir aimée! Que de choses ne croit-on pas! Il se peut qu'en effet je l'aie aimée. Mais — j'ai!

LE VALET DE CHAMBRE, *qui rentre de nouveau.*

Le peintre Conti voudrait avoir l'honneur — —

LE PRINCE.

Conti? très-bien; faites-le entrer. — Cela fera diversion à mes idées. —

(Il se lève.)

Scène II.

CONTI. LE PRINCE.

LE PRINCE.

Bon jour, Conti. Comment cela va-t-il? Que fait la peinture?

CONTI.

La peinture, Prince, est réduite à mendier le pain.

LE PRINCE.

C'est-ce qu'elle ne doit point; c'est-ce que je ne tolérerai point; — du moins décidément pas dans l'enceinte limitée de mon territoire. — Mais l'artiste doit aussi avoir la volonté de travailler.

CONTI.

Le travail fait ses délices. Mais la nécessité de travailler trop peut lui faire perdre le nom d'artiste.

LE PRINCE.

J'entends qu'il travaille *beaucoup*, mais non qu'il exécute *beaucoup* d'ouvrages; qu'il produise peu d'oeuvres, mais avec constance. — Vous ne venez pourtant pas les mains vides, Conti?

CONTI.

J'apporte, mon Prince, le portrait que vous avez commandé. J'en apporte de plus un autre que vous n'avez point commandé, mais qui méritant d'être vu —

LE PRINCE.

Le premier portrait, qu'est-ce donc? À peine puis-je me rappeler —

CONTI.

Celui de la Comtesse Orsina.

LE PRINCE.

Ah, c'est vrai! mais ma commande date d'un peu loin.

CONTI.

Nos belles dames ne sont pas tous les jours disposées à se faire peindre. Dans l'espace de trois mois la Comtesse n'a pu se décider qu'une seule fois à poser devant moi.

LE PRINCE.

Où sont les portraits?

CONTI.

Dans l'antichambre; je vais les chercher.

Scène III.

LE PRINCE.

Son portrait! — à la bonheur! — Son portrait n'est pas elle-même. — Et peut-être retrouverai-je dans le portrait ce que je n'aperçois plus dans l'original. — Mais je ne veux pas le retrouver. — L'importun peintre! Je crois, ma foi, qu'il s'est laissé corrompre par elle. — Mais peu m'importe! Si un autre portrait, peint avec d'autres couleurs, et sur un autre fond, voulait la remplacer dans mon coeur: — je crois vraiment que je ne m'y opposerais pas. Lorsque j'aimais là-bas, j'étais toujours si content, si gai, si joyeux — à présent je suis le contraire de tout cela. — Mais non; non, non! Quelque soit mon humeur actuelle: je suis mieux tel que je me sens à l'heure qu'il est.

Scène IV.

LE PRINCE. CONTI, *avec les portraits dont il adosse l'un contre une chaise en le tournant.*

CONTI, *en plaçant convenablement l'autre.*

Je vous prie, mon Prince, de vouloir bien songer aux limites de notre art. Une grande partie de ce que la beauté

a de plus attrayant est tout-à-fait en dehors de ces limites. — Veuillez-vous placer comme cela! —

LE PRINCE, *après une courte contemplation.*

C'est parfait, Conti; — c'est divin! — Cela fait honneur à votre talent, à votre pinceau. — Mais flatté, Conti; excessivement flatté!

CONTI.

L'original ne paraissait pas être de cette opinion. Et en effet, le portrait n'est pas plus flatté qu'il ne doit l'être suivant les règles de l'art. L'art doit peindre l'objet tel que l'image en a été conçue par la nature plastique — s'il existe une pareille nature — par conséquent sans ce que perd inévitablement l'étoffe rebelle, lorsqu'elle est façonnée; et sans ce qu'elle perd par le cours du temps.

LE PRINCE.

Un artiste qui pense en vaut d'autant plus. — Mais l'original, dites-vous, trouva néanmoins —

CONTI.

Pardonnez, Prince. L'original est une personne pour laquelle j'ai la plus grande vénération. Je n'ai rien voulu dire à son désavantage.

LE PRINCE.

De la vénération, tant qu'il vous plaira! — Mais que disait l'original?

CONTI.

J'ai tout lieu d'être satisfaite, disait la Comtesse, si je ne suis pas plus laide.

LE PRINCE.

Pas plus laide? — O le vrai original!

CONTI.

Et elle disait cela avec une mine, — dont sans doute son portrait-ci ne laisse apercevoir aucune trace, aucun soupçon.

LE PRINCE.

Voilà tout justement mon opinion; c'est précisément sous ce rapport que je trouve le portrait excessivement flatté. —

O! je connais cette mine fière et moqueuse qui défigurerait même la physionomie d'une Grâce! — Je ne disconviens pas qu'un sourire un peu moqueur assez souvent ne rende plus séduisante une jolie bouche. Mais il ne faut pas que ce sourire moqueur dégénère en grimace, comme chez cette Comtesse. Et les yeux doivent en imposer aux railleurs de moeurs déréglées — et être tels que cette bonne Comtesse ne les a justement point, pas même ici en peinture.

CONTI.

Mon Prince, je suis, on ne peut pas plus, consterné —

LE PRINCE.

Et de quoi? Tout le bon qu'il a été possible à l'art de tirer des grands yeux fixes, des yeux de Méduse de la Comtesse, vous l'avez consciencieusement fait, et peut-être même trop consciencieusement. Car, dites-le vous-même, Conti, peut-on par ce portrait juger du caractère de la personne? or c'est-ce qu'on devrait pourtant pouvoir. Vous avez converti la fierté en dignité, le dédain en sourire, la disposition à la noire et sombre hypocondrie en douce mélancolie.

CONTI, *un peu piqué.*

Ah, mon Prince, — nous autres peintres, nous comptons, que le portrait achevé trouvera l'amant tout aussi chaud, tout aussi passionné qu'il le fut lorsqu'il commanda l'ouvrage. Nous peignons avec les yeux de l'amour: et les yeux de l'amour devraient seuls nous juger.

LE PRINCE.

Hé, hé, Conti; — pourquoi n'êtes-vous pas venu avec ce portrait un mois plus tôt? — Mettez-le ailleurs. — Voyons maintenant l'autre pièce. Qu'est-ce que c'est?

CONTI, *en allant prendre l'autre portrait et le tenant encore tourné dans la main.*

C'est pareillement le portrait d'une femme.

LE PRINCE.

Dès lors j'aimerais mieux — ne pas le voir du tout. Car il n'approchera pourtant jamais de l'idéal qui se trouve ici,

(en mettant le doigt sur le front.)

— ou plutôt là.

(en mettant le doigt sur le coeur.)

Je souhaiterais, Conti, admirer votre art dans d'autres genres.

CONTI.

Il existe un art plus digne d'admiration; mais à coup sûr, il n'existe pas d'objet plus digne d'admiration que celui-ci.

LE PRINCE.

Dès lors je parie, Conti, que c'est la propre maîtresse de l'artiste. —

(Le peintre retourne le portrait.)

Que vois-je? Est-ce votre ouvrage, Conti? ou est-ce l'oeuvre de mon imagination? — Emilie Galotti!

CONTI.

Comment, mon Prince? Vous connaissez cet ange?

LE PRINCE, *cherchant à se composer, mais sans détourner les yeux du portrait.*

Comme cela! assez pour la reconnaître en ce moment. — Il y a quelques semaines que je la vis avec sa mère à une soirée. Plus tard je ne la revis que dans des lieux saints où il est moins séant de s'occuper à considérer les dames. Je connais aussi son père. Il n'est pas de mes amis. Ce fut lui qui s'opposa aux justes prétentions que j'ai à faire valoir à la charge de la ville de Sabionetta -- une vieille épée; fier, d'une humeur rude et austère, mais d'ailleurs bon, franc et loyal.

CONTI.

Le père! Mais ici nous avons sa fille. —

LE PRINCE.

En conscience, c'est comme si ses traits avaient été dérobés à la glace!

(les yeux toujours fixés sur le portrait.)

O vous saurez bien, Conti, qu'on ne loue dignement l'artiste que lorsque dans l'admiration de son ouvrage on oublie de faire son éloge.

CONTI.

Et pourtant cet ouvrage m'a laissé fort peu satisfait de

moi-même, bien que d'un autre côté je sois très-satisfait de ce mécontentement de moi-même. — Ah, que nous ne puissions peindre immédiatement avec les yeux! Dans le long trajet de l'oeil au pinceau par le bras, que ne se perd-il pas! Mais, je le répète, je suis tout aussi fier, et même plus fier de savoir, ce qui s'est perdu ici, comment cela s'est perdu, et pourquoi cela devoit infailliblement se perdre, que je le suis de tout ce que je n'ai point laissé se perdre. Car, par le premier fait bien plus que par le second, je reconnais que je suis véritablement grand peintre, mais que ma main uniquement ne l'est pas toujours. — Ou croyez-vous, Prince, que Raphael n'eut pas été le plus grand génie en fait de peinture, si par malheur il fut né sans mains? — Croyez-vous, Prince?

LE PRINCE, *en détournant à présent seulement les yeux du portrait.*
Que dites-vous, Conti? Que voulez-vous savoir?

CONTI.

O rien, rien! — un peu de causerie! Votre ame, je le vois, fut toute dans vos yeux. J'aime de pareilles ames, de pareils yeux.

LE PRINCE, *avec calme forcé.*

Ainsi donc, Conti, vous comptez réellement Emilie Gallotti au nombre des principales beautés de notre ville?

CONTI.

Ainsi donc? au nombre? au nombre des principales beautés? et des principales beautés de notre ville? — Vous vous raillez de moi, mon Prince. Ou, ne vous en déplaît, vous ne vîtes et n'entendîtes rien pendant tout le temps de notre entretien.

LE PRINCE.

Cher Conti, —

(en fixant de nouveau les yeux sur le portrait.)

comment nous autres oserions-nous nous fier à nos yeux? À proprement parler, il n'y a qu'un peintre qui sache juger de la beauté.

CONTI.

Et le sentiment de chaque homme devrait au préalable en appeler au jugement d'un peintre et en attendre la dé-

cision? — Que soit à jamais relegué dans un monastère quiconque veut apprendre de nous ce qui est véritablement beau. En ma qualité de peintre, je dois cependant vous dire, mon Prince, qu'une des plus grandes félicités de ma vie est qu'Emilie Galotti a posé devant moi. Cette tête, ce visage, ce front, ces yeux, ce nez, cette bouche, ce menton, ce cou, cette poitrine, cette taille, tout ce port, formement depuis ce moment les uniques élémens de mon étude de la beauté de la femme. — Le tableau même devant lequel elle a posé a été remis à son père en ce moment absent. Mais cette copie —

LE PRINCE, *se retournant subitement vers l'artiste.*

Eh bien, Conti? vous n'en aurez pourtant pas déjà disposé?

CONTI.

— est pour vous, Prince, si vous y trouvez goût.

LE PRINCE.

Goût! —

(souriant.)

Ce portrait, votre étude de la beauté de la femme, Conti, que puis-je en faire de mieux, si ce n'est d'en faire pareillement mon étude? — Cet autre portrait là-bas remportez-le seulement — pour en commander un cadre.

CONTI.

Bon, mon Prince.

LE PRINCE.

Un cadre aussi beau, aussi riche qu'il sera possible à l'ouvrier de le faire. Le portrait sera suspendu dans la galerie des peintures. — Mais celui-ci reste ici. Avec un tableau qui sert d'étude on ne fait pas tant de cérémonie; on ne le suspend pas non plus; on aime à l'avoir sous la main. — Je vous remercie, Conti; je vous remercie bien sincèrement. — Et je le répète, je ne veux pas que dans mon territoire les beaux arts soient réduits à mendier le pain; jusqu'au moment où je n'en aurai plus moi-même. — Envoyez chez mon trésorier, Conti, et faites vous payer pour les deux portraits, contre votre quittance, — ce que vous voudrez. Autant que vous voudrez, Conti.

CONTI.

Votre procédé généreux, mon Prince, me fait presque craindre, qu'indépendamment de l'art, vous voulez récompenser de la sorte en sus quelqu'autre chose de différent de lui.

LE PRINCE.

O le jaloux artiste! — Non, non; il n'en est pas ainsi! — Entendez-vous, Conti; autant que vous voudrez.

(Conti se retire.)

Scène V.

LE PRINCE.

Autant qu'il voudra! —

(en parlant au portrait.)

Toi, quelque prix que tu coûtes, je ne t'aurai jamais payé trop chèrement. — Ah! belle oeuvre de l'art, est-il vrai que je te possède? — Et toi, chef-d'oeuvre bien supérieur de la nature, que ne donnerai-je pas pour te posséder pareillement! — Tel prix que vous en voudrez, bonne mère! tel prix que tu en voudras, vieux grognard de père! demandes toujours! — Le comble du bonheur serait de ne t'obtenir que de toi-même, divine femme! — Ces yeux où se peignent la douceur et l'innocence! Cette bouche qui respire la grâce et la candeur! et quand elle s'ouvre pour parler, ce sourire enchanteur! — Mais j'entends venir quelqu'un. — Je suis encore trop jaloux de toi.

(Il tourne le portrait contre le mur.)

Ce sera Marinelli. Si donc je ne l'avais pas fait appeler! Quelle matinée j'aurais pu passer!

Scène VI.

MARINELLI, sans uniforme et en costume de matin.
LE PRINCE.

MARINELLI.

Vous pardonnerez, mon Prince, je ne m'attendais pas à recevoir vos ordres de si bon matin.

LE PRINCE.

Je voulais me promener en voiture. La matinée était si belle. — Mais maintenant elle s'est écoulée, et l'envie de sortir m'est passée.

(Après une courte pause.)

Qu'avons-nous de nouveau, Marinelli?

MARINELLI.

Rien d'important que je sache. La Comtesse Orsina est rentrée hier en ville.

LE PRINCE.

Et voici déjà son bon jour que probablement elle me souhaite dans cette lettre.

(montrant la lettre.)

Je ne suis nullement curieux de la lire, quelque soit d'ailleurs son contenu. — Lui avez-vous parlé?

MARINELLI.

Ne suis-je pas malheureusement son confident? — Mais aussi si jamais je le redevais d'une dame à laquelle il prendrait fantaisie de vous aimer sérieusement et tout de bon, mon Prince: je — —

LE PRINCE.

Ne jurons de rien, Marinelli!

MARINELLI.

Oui? vraiment, Prince? Cela pourrait donc arriver?
— La Comtesse pourrait bien dès lors n'avoir pas si tort.

LE PRINCE.

Elle a décidément fort tort! — Mon prochain mariage avec la Princesse de Massa exige impérieusement qu'avant toutes choses je rompe toutes les relations de ce genre.

MARINELLI.

Si ce n'est que cela, il faudra sans doute que la Comtesse sache se soumettre à son sort, de même que le Prince devra se soumettre au sien.

LE PRINCE.

Qui sera indubitablement bien plus malheureux que celui de la Comtesse. Car mon coeur est sacrifié à la politique, tandis que la Comtesse n'a besoin que de retirer le sien, sans être tenue d'en faire, contre son gré, le sacrifice à un tiers.

MARINELLI.

Retirer? pourquoi retirer, demande la Comtesse: si ce n'est rien qu'une épouse que la politique seule, et non l'amour, donne au Prince. À côté d'une telle épouse, l'amante, la maîtresse, est toujours encore à sa place. Ce n'est pas à une pareille épouse que la Comtesse appréhende d'être sacrifiée, elle craint de l'être — —

LE PRINCE.

— à une nouvelle amante. — Eh bien? voudriez-vous m'en faire un crime, Marinelli?

MARINELLI.

Moi? — Je vous en prie, mon Prince, ne me confondez pas avec la folle dont je suis l'interprète, et dont je ne le suis que par pure compassion. Car hier, vraiment, elle m'a singulièrement touché. Elle voulait s'abstenir de parler de ses relations avec vous, et faire semblant d'être calme et de sang-froid. Mais au milieu de la conversation la plus indifférente, il lui échappa une foule de paroles, une foule d'allusions qui trahirent les angoisses et les tourmens de son coeur. Elle disait les choses les plus mélancoliques du ton le plus gai, et d'un autre côté, les choses les plus plaisantes du ton le plus lugubre. Elle a recouru aux livres, qui, je le crains, l'acheveront.

LE PRINCE.

De même qu'ils ont porté le premier coup à son chétif

esprit. — Mais ce qui a notamment contribué à m'éloigner d'elle, vous ne voudrez pourtant pas vous en prévaloir, Marinelli, pour me ramener dans ses bras? — Si elle devient folle d'amour, elle le serait devenue tôt ou tard sans cette passion. — Et maintenant en voilà assez sur son compte. — Parlons d'autres choses. — Ne se passe-t-il donc rien en ville? —

MARINELLI.

Autant que rien. Car le mariage du Comte Appiani qui doit se célébrer aujourd'hui, — est autant que rien.

LE PRINCE.

Le mariage du Comte Appiani? et avec qui donc? — On ne m'a pas même informé jusqu'ici qu'il fut fiancé.

MARINELLI.

L'affaire a été tenue fort secrète. Elle ne méritait pas non plus qu'on en fit beaucoup de bruit. — Vous allez rire, Prince. — Mais voilà ce qui arrive aux personnes sentimentales. L'amour leur joue toujours les plus vilains tours. Une Demoiselle sans fortune et sans rang a su captiver le Comte par son minois tant soit peu joli, et par un grand étalage de vertu, de sentiment et d'esprit, — enfin que sais-je moi?

LE PRINCE.

Quiconque peut, sans égard à quoi que ce soit, s'abandonner entièrement aux impressions que font sur lui l'innocence et la beauté; — devrait être, je pense, beaucoup plus un sujet d'envie qu'un sujet de raillerie. — Et comment se nomme donc la bienheureuse fiancée? — Car quoique vous en disiez, Marinelli, Appiani — je sais bien que vous ne l'aimez pas, et qu'il ne vous aime pas non plus — Appiani, dis-je, est un jeune homme de mérite, un bel homme, un homme riche, et un homme d'honneur. J'aurais fort souhaité pouvoir me l'obliger. J'y réfléchirai encore.

MARINELLI.

Si ce n'est pas trop tard. — Car, à ce que j'apprends, son plan n'est nullement de faire sa fortune à la Cour. Il veut partir avec son épouse pour ses terres et vallées en Piémont, y faire sur les Alpes la chasse aux chamois, apprivoiser des marmottes. — Que peut-il faire de mieux? Ici

d'ailleurs, par suite de sa mésalliance, c'en est fait de lui pour toujours. Le cercle des premières maisons lui est dès ce moment fermé — —

LE PRINCE.

Avec vos premières maisons! — où règnent le cérémonial, la contrainte, l'ennui, et assez souvent l'indigence. Mais nommez-moi donc celle à laquelle il fait ce si grand sacrifice.

MARINELLI.

C'est une certaine Emilie Galotti.

LE PRINCE.

Comment, Marinelli, une certaine —

MARINELLI.

Emilie Galotti.

LE PRINCE.

Emilie Galotti? — Jamais!

MARINELLI.

Décidément, mon Prince.

LE PRINCE.

Non, vous dis-je; cela n'est pas, cela ne saurait être — vous vous trompez de nom. — La famille des Galotti est nombreuse. — Ce peut être une Galotti; mais ce ne saurait être Emilie Galotti, Emilie!

MARINELLI.

Emilie — Emilie Galotti.

LE PRINCE.

Dès lors il en existe encore une autre qui porte les deux noms. — Vous disiez d'ailleurs: une certaine Emilie Galotti — une certaine. Il n'y a qu'un fou qui puisse parler ainsi de la véritable.

MARINELLI.

Vous êtes hors de vous, mon Prince. — Connaissez-vous donc cette Emilie?

LE PRINCE.

C'est à moi, et non pas à vous, à demander. — Emilie Galotti? la fille du Colonel Galotti, près Sabionetta?

MARINELLI.

La même.

LE PRINCE.

Qui loge avec sa mère ici à Guastalla?

MARINELLI.

La même.

LE PRINCE.

Non loin de l'Église de Notre Dame?

MARINELLI.

La même.

LE PRINCE.

En un mot —

(en sautant vers le portrait et le mettant dans les mains de Marinelli.)

Là! — celle-ci? cette Emilie Galotti? — Prononces ton maudit „*La même*“ encore une fois, et enfonce-moi le poignard dans le coeur.

MARINELLI.

La même.

LE PRINCE.

O disgrâce inouïe! — Celle-ci? — Cette Emilie Galotti sera aujourd'hui —

MARINELLI.

— Comtesse Appiani. —

(À ces mots le Prince arrache des mains de Marinelli le portrait qu'il jette loin de lui.)

Le mariage se célébrera sans bruit à la campagne du père près Sabionétta. Vers midi la mère et la fille, le Comte et peut-être un couple d'amis s'y rendent en voiture.

LE PRINCE, *qui de désespoir se jette sur une chaise.*

Alors je suis perdu! — Alors je veux cesser de vivre!

MARINELLI.

Mais qu'avez-vous, mon Prince?

LE PRINCE, *qui saute de nouveau vers lui.*

Traître! — ce que j'ai? — eh bien oui, je l'aime; je l'adore. Sachez-le, vous, et vous tous qui auriez dû le sa-

voir plus tôt, et qui mériteriez que je portasse à jamais les chaînes ignominieuses de cette folle d'Orsina. — Mais que vous, Marinelli, qui m'avez si souvent assuré de votre amitié la plus sincère — Oh un prince n'a point d'ami! ne peut point avoir d'ami! — que vous, vous, vous ayez pu pousser la trahison, la perfidie au point de me cacher jusqu'à ce moment le danger qui menaçait mon amour: c'est-ce que je ne vous pardonnerai jamais.

MARINELLI.

J'ai peine à trouver des termes, mon Prince, — quand même vous m'en laisseriez le temps — des termes, pour vous exprimer ma surprise. — Vous aimez Emilie Galotti? Je veux mourir tout à l'heure si j'ai su, si j'ai même soupçonné la moindre chose de cet amour. — Ceci, je le jurerai pareillement, dans l'âme de la d'Orsina. Son soupçon plane tout autre-part.

LE PRINCE.

Alors pardonnez-moi, Marinelli, —

(*en se jettant dans ses bras.*)

et plaignez-moi.

MARINELLI.

Eh bien, Prince, reconnaissez là le fruit de votre retenue! — *Les princes n'ont point d'ami! ne peuvent point avoir d'ami.* — Et la raison, s'il en est ainsi? — Parce qu'ils ne veulent point en avoir. Aujourd'hui ils nous honorent de leur confiance, nous communiquent leurs vœux les plus secrets, nous ouvrent toute leur âme, et demain nous leur sommes de nouveau tellement étrangers qu'on dirait qu'ils ne nous ont jamais dit le mot.

LE PRINCE.

Ah! Marinelli, comment pouvais-je vous confier ce que je voulais me cacher à moi-même!

MARINELLI.

Et ce que par conséquent vous aurez d'autant moins confessé à celle qui est la cause de votre martyre?

LE PRINCE.

À elle? Toutes mes démarches pour lui parler une seconde fois ont été inutiles.

MARINELLI.

Et la première fois —

LE PRINCE.

Je lui parlai — O je suis sur le point de perdre la raison! Et je dois tout vous raconter? — Vous voyez que je suis la proie des flammes: et vous demandez inutilement comment je le suis devenu? Sauvez-moi, si vous pouvez, et puis demandez.

MARINELLI.

Sauver? Y a-t-il là beaucoup à sauver? — Ce que vous avez négligé, mon Prince, de déclarer à Emilie Gallotti, déclarez-le maintenant à la Comtesse Appiani. Les marchandises que l'on ne peut pas obtenir de la première main, on les achète de la seconde; et ces marchandises, on les achète de la seconde main assez souvent à d'autant meilleur marché.

LE PRINCE.

Est-ce votre sérieux, Marinelli, ou —

MARINELLI.

Mais sans doute aussi d'autant moins bonnes.

LE PRINCE.

Vous vous oubliez!

MARINELLI.

Et le Comte veut emporter cet article hors du pays. Hem! Il faudrait alors songer à quelque'autre chose.

LE PRINCE.

Et à quoi? — Cher Marinelli, réfléchissez pour moi. Que feriez-vous à ma place?

MARINELLI.

Avant toutes choses, je considérerai une bagatelle comme une bagatelle, et je me dirai que je ne veux pas être en vain ce que je suis — Prince Souverain.

LE PRINCE.

Ne me flattez pas en me rappelant un pouvoir dont je n'entrevois point l'usage qu'on pourrait en faire dans cette circonstance-ci. — Aujourd'hui, dites-vous? déjà aujourd'hui?

MARINELLI.

Aujourd'hui seulement — cela doit avoir lieu. Et ce n'est qu'à chose faite qu'il n'y a plus de remède, ni de conseil. —

(après une courte délibération.)

Voulez-vous, Prince, me laisser les mains libres? voulez-vous approuver tout ce que je ferai?

LE PRINCE.

Tout, Marinelli, tout ce qui pourra détourner le coup fatal.

MARINELLI.

Ne perdons donc point de temps. — Mais ne restez pas en ville. Partez sur le champ pour Dosala, votre château de plaisance. Le chemin qui conduit à Sabionetta passe par là. Si je ne réussis pas à éloigner momentanément le Comte, je — mais à coup sûr il donnera dans ce piège. Ne vouliez-vous pas, mon Prince, envoyer à l'occasion de votre mariage un plénipotentiaire à Massa? Agréez que le Comte soit ce plénipotentiaire, à condition qu'il parte encore aujourd'hui pour le lieu de sa destination. — Comprenez-vous?

LE PRINCE.

Parfaitement! — Amenez-le moi à Dosala. Allez et hâtez-vous. Je me jette à l'instant dans la voiture.

(Marinelli s'en va.)

Scène VII.

LE PRINCE.

À l'instant! à l'instant! — Où est-il resté? —

(cherchant le portrait.)

À terre? c'était trop fort!

(en le relevant.)

Toutefois te considérer, m'enivrer de tes charmes, je ne le veux plus pour le moment. — Pourquoi devrais-je m'enfoncer le trait plus avant dans la plaie?

(Il met le portrait de côté.)

J'ai soupiré et languï, sans rien faire, assez long-temps, — plus long-temps que je ne l'aurais dû, et cette sentimentale inactivité m'a mis sur le point de tout perdre. — Et si pourtant tout était perdu? Si rien ne réussissait à Marinelli? — Mais aussi pourquoi voudrai-je m'en reposer entièrement sur lui seul? Je me souviens qu'à cette heure-ci —

(il regarde à la montre.)

oui, à cette même heure, la pieuse jeune personne a l'habitude d'entendre tous les matins la messe à l'Église des Dominicains. — Si je cherchais à lui parler là? — Mais aujourd'hui, aujourd'hui jour de ses noces, bien d'autres choses que la messe lui tiendront au coeur. — Toutefois que sait-on? — C'est une course. —

(Il sonne et pendant qu'il rassemble à la hâte quelques uns des papiers qui se trouvent sur la table, le valet de chambre entre.)

Faites avancer la voiture! — N'y a-t-il encore là aucun des Conseillers?

LE VALET DE CHAMBRE.

Camillo Rota.

LE PRINCE.

Qu'il entre.

(Le valet de chambre s'en va.)

Seulement il ne doit pas vouloir me retenir. Pas cette fois-ci. Une autrefois je serais d'autant plus long-temps à son service. — Où est donc restée cette pétition d'une certaine Emilie Bruneschi?

(la cherchant.)

Ah! la voici. — Mais, bonne Bruneschi, pour peu que ta protectrice — —

Scène VIII.

CAMILLO ROTA, *ayant des papiers à la main.* **LE PRINCE.**

LE PRINCE.

Venez, Rota, venez. — Voici ce que j'ai décacheté ce matin. Rien de bien satisfaisant! Vous verrez vous-même ce qu'il y aura à résoudre. — Prenez seulement.

CAMILLO ROTA.

Bon, mon Prince.

LE PRINCE.

Voici de plus une pétition d'une Emilie Galot — — Bruneschi veut-je dire. — À la vérité, j'y ai déjà apposé mon acquiescement. — Cependant l'affaire n'est pas une bagatelle. — Différez en l'expédition. — Ou ne la différez pas; comme vous voudrez.

CAMILLO ROTA.

Non pas, comme je voudrai, mon Prince.

LE PRINCE.

Y a-t-il d'ailleurs encore quelque chose? Quelque expédition à signer?

CAMILLO ROTA.

Il y aurait une sentence de mort à signer.

LE PRINCE.

Très-volontiers. — Donnez seulement! vite!

CAMILLO ROTA, *étonné et regardant fixement le Prince.*
Une sentence de mort, disais-je.

LE PRINCE.

J'entends très-bien. — Cela pourrait déjà être fait. Je suis pressé.

CAMILLO ROTA, *cherchant parmi ses papiers.*

Je m'aperçois que je ne l'ai pas apportée! — — Pardonnez, mon Prince. — Cela peut être remis à demain.

LE PRINCE.

Soit! — Empaquetez seulement tout cela: il faut que je parte. — À demain donc les affaires, Rota.

(Il s'en va.)

CAMILLO ROTA, *branlant la tête en prenant les papiers et se retirant.*

Très-volontiers? — Une sentence de mort très-volontiers? — Je n'aurais pour rien au monde voulu la lui faire signer en ce moment, le condamné eut-il même assassiné mon fils unique. — Très-volontiers! très-volontiers! — Il me serre le coeur cet affreux très-volontiers!

Acte Deuxième.

UNE SALLE DANS LA MAISON DES GALOTTI.

Scène I.

CLAUDINE. GALOTTI. PIRRO.

CLAUDINE, *en entrant, à Pirro, qui paraît du côté opposé.*

Qui est ce cavalier qui entre en grande hâte dans la cour ?

PIRRO.

Notre maître, Madame.

CLAUDINE.

Mon mari ? est-il possible ?

PIRRO.

Il va être ici dans l'instant.

CLAUDINE.

Si inopinément ? —

(allant à sa rencontre.)

Ah ! mon cher ! —

Scène II.

ODOARDO GALOTTI. LES PRÉCÉDENS.

ODOARDO.

Bon jour, Claudine! N'est-ce pas, voilà ce qui s'appelle faire une surprise?

CLAUDINE.

Et une surprise des plus agréables! — bien entendu, si ce ne doit être qu'une surprise.

ODOARDO.

Rien que cela! Rassures-toi. — Le bonheur qui nous attend aujourd'hui me réveilla de si bon matin; la matinée était si belle; le chemin est si court; je vous croyais tous si occupés ici. — Il se pourrait aisément qu'ils oubliassent quelque chose, me disais-je en moi-même. — En un mot: je viens, je vois et je m'en retourne tout de suite. — Où est Emilie? elle s'occupe sans doute de sa toilette? —

CLAUDINE.

De son ame! — Elle est à la messe. — Aujourd'hui plus que jamais, disait-elle, j'ai besoin d'implorer la grâce divine; et abandonnant tout, elle prit son voile et sortit en toute hâte. —

ODOARDO.

Toute seule?

CLAUDINE.

L'Église n'est qu'à trois pas d'ici.

ODOARDO.

Il suffit d'un pour en faire un faux! —

CLAUDINE.

Ne vous fâchez pas, mon cher, et entrez ici pour vous reposer un instant, et si vous voulez, pour vous rafraîchir.

ODOARDO.

Comme tu voudras, Claudine. — Mais elle n'aurait pas dû aller seule. —

CLAUDINE.

Et vous, Pirro, restez ici dans l'antichambre, afin de refuser pour aujourd'hui toutes les visites.

Scène III.

PIRRO, et bientôt après ANGELO.

PIRRO.

Qui ne s'annoncent que par pure curiosité. — Combien n'ai-je pas été questionné depuis une heure! — Mais qui vient-là?

ANGELO, encore moitié derrière la scène, enveloppé dans un court manteau avec lequel il cache son visage, le chapeau enfoncé dans la tête.

Pirro! — Pirro!

PIRRO.

Une connaissance? —

(Angelo paraît tout-à-fait sur la scène et se découvre.)

Ciel! Angelo? — Toi?

ANGELO.

Comme tu vois. — J'ai assez long-temps rodé autour de la maison pour te parler. — Un mot!

PIRRO.

Et tu hasardes de reparaitre? — Depuis ton dernier assassinat ta tête a été mise à prix. —

ANGELO.

Ce prix, tu ne voudras pourtant pas le gagner? —

PIRRO.

Que veux-tu? Je t'en prie, ne me rends pas malheureux.

ANGELO.

Par ceci peut-être?

(lui montrant une bourse pleine d'argent.)

— Prends! Cela t'appartient!

PIRRO.

Cela m'appartient ?

ANGELO.

As-tu oublié ? Cet Allemand, ton précédent maître — —

PIRRO.

Silence !

ANGELO.

Que sur le chemin de Pise tu nous conduisis dans le piège —

PIRRO.

Si quelqu'un nous entendait !

ANGELO.

— eut la bonté de nous léguer une bague de prix. — Ne t'en souviens-tu pas ? — une bague trop précieuse pour que nous eussions pu, sans donner du soupçon, la convertir sur le champ en numéraire. Enfin cela m'a réussi. J'ai reçu pour cette bague cent pistoles : et voici ta part. Prends !

PIRRO.

Je ne veux rien avoir — gardes tout pour toi.

ANGELO.

À la bonheur ! — si peu t'importe à quel prix tu colportes ta tête.

(faisant semblant de vouloir rempocher la bourse.)

PIRRO.

Donnes !

(il prend la bourse.)

— Et puis qu'y a-t-il encore ? Car que tu ne m'ais cherché que pour cela — —

ANGELO.

Cela ne te paraît pas bien croyable ? — Marouffe ! Quelle idée te fais-tu de nous ? — Nous crois-tu capables de frustrer quelqu'un de son bénéfice ? Cela peut être de mode chez les soi-disans honnêtes gens, mais pas chez nous. — Adieu !

(Il fait semblant de s'en aller, et puis il revient sur ses pas.)

Encore une question. — Je viens d'apercevoir à cheval le vieux Galotti, tout seul, traversant en grande hâte la ville. Qu'est-ce qu'il veut celui-là ?

PIRRO.

Il ne veut rien : ce n'était qu'une promenade à cheval. À la campagne d'où il est venu sa fille se marie ce soir avec le Comte Appiani. Il brûle d'impatience —

ANGELO.

— et s'en retourne bientôt ?

PIRRO.

Assez tôt pour te rencontrer encore ici si tu tardes plus long-temps. — Mais tu ne trames pourtant pas quelque chose contre lui ? Prends garde à toi. Il est homme à — —

ANGELO.

Est-ce que je ne le connais pas ? N'ai-je pas servi sous lui ? — Si seulement il y avait beaucoup à gagner avec lui ! — Et les jeunes gens, quand partiront-ils ?

PIRRO.

Vers midi.

ANGELO.

Accompagnés de beaucoup de monde ?

PIRRO.

Dans une seule voiture : la mère, la fille et le Comte. Deux ou trois amis viendront de Sabionetta en qualité de témoins.

ANGELO.

Et des domestiques ?

PIRRO.

Deux seulement ; outre moi, qui dois aller devant à cheval.

ANGELO.

Ceci est bon. — Encore une chose : à qui appartient l'équipage ? est-ce le vôtre ? ou celui du Comte ?

PIRRO.

Celui du Comte.

ANGELO.

Tant pis! Il y aura donc encore devant un homme à cheval outre un vigoureux cocher. — Mais n'importe!

PIRRO.

Je suis saisi d'étonnement. Mais que veux-tu? — Le peu de pierreries que pourrait avoir l'épousée ne vaudra guère la peine —

ANGELO.

Alors l'épousée elle-même la vaudra!

PIRRO.

Et de cet attentat pareillement je dois être ton complice?

ANGELO.

Tu trottes devant. Trottes, trottes toujours sans t'embarrasser de rien!

PIRRO.

Jamais!

ANGELO.

Comment? je crois, ma foi, que tu veux jouer le scrupuleux! — Coquin! tu me connais, je pense. — Si tu jases! Si une seule circonstance diffère du rapport que tu m'en as fait!

PIRRO.

Mais, Angelo, pour l'amour du ciel!

ANGELO.

Fais, ce que tu ne peux t'abstenir de faire!

(Il s'en va.)

PIRRO.

Laisses le diable te saisir par un de tes cheveux, et tu es à jamais sa proie. O malheureux que je suis!

Scène IV.

ODOARDO *et* CLAUDINE GALOTTI. PIRRO.

ODOARDO.

Elle reste trop long-temps —

CLAUDINE.

Encore un moment, Odoardo! Elle serait désespérée d'avoir laissé échapper l'occasion de te voir.

ODOARDO.

Il faut d'ailleurs que j'aie vu aussi le Comte. Il me tarde d'appeler mon fils ce digne jeune homme. Tout m'enchantait en lui, et notamment sa résolution de ne vivre que pour soi dans les vallées dont se compose le patrimoine de son père.

CLAUDINE.

Le cœur me fend quand j'y songe. — Nous perdrons donc ainsi tout-à-fait cette chère et unique enfant?

ODOARDO.

Qu'entends-tu par la perdre? Est-ce la perdre que de la savoir dans les bras de l'amour? Ne confonds pas ton affection pour elle avec son bonheur. Tu renouvelerais mon ancien soupçon: que ce furent le bruit du grand monde, ses distractions, le voisinage de la Cour, bien plus que la nécessité de donner à notre fille une éducation soignée, qui t'engagèrent à rester ici en ville avec elle; — loin d'un mari et père qui vous aime si tendrement.

CLAUDINE.

Que tu es injuste, Odoardo! Mais laisses-moi aujourd'hui te dire une seule chose en faveur de cette ville, et de ce voisinage de la Cour, qui répugnent tant à ta rigide vertu. — Ici, et seulement ici, l'amour pouvait unir deux cœurs faits l'un pour l'autre. Ici seulement le Comte pouvait trouver Emilie et la trouva.

ODOARDO.

J'en conviens. Mais, ma bonne Claudine, de ce que l'heureuse issue parle en ta faveur, s'ensuit-il que tu avais eu raison? Félicitons-nous que cette éducation urbaine ait eu un pareil heureux résultat, mais gardons-nous bien d'attribuer à notre sage prévoyance ce qui ne fut que l'effet du hasard. À présent qu'ils se sont rencontrés, eux que la nature semble avoir destinés l'un pour l'autre, laisses les aller là où l'innocence et le repos les appellent. Que devrait faire ici le Comte? S'incliner, flatter, ramper, et chercher à supplanter les Marinelli? pour, en définitive, faire une fortune dont il peut se passer, ou parvenir à un honneur qui n'en serait pas un pour lui? — Pirro!

PIRRO.

Me voici.

ODOARDO.

Je remonterai sur mon cheval devant la maison du Comte. Vas le conduire là; je suivrai incessamment.

(*Pirro sort.*)

Pourquoi le Comte devrait-il servir ici lorsqu'il peut être indépendant là? — D'ailleurs tu ne songes pas, Claudine, que par son mariage avec notre fille il se brouille tout-à-fait avec le Prince. Le Prince me hait —

ODOARDO.

Peut-être moins que tu le crains.

ODOARDO.

Que je le crains! Comme si je m'en inquiétais!

CLAUDINE.

Car t'ai-je déjà dit que le Prince a vu notre fille?

ODOARDO.

Le Prince? et où cela?

CLAUDINE.

À la dernière soirée chez le Chancelier Grimaldi, laquelle le Prince honora de sa présence. Il se montra si affable envers Emilie —

ODOARDO.

Si affable?

CLAUDINE.

Il s'entretint avec elle si long-temps!

ODOARDO.

Il s'entretint avec elle?

CLAUDINE.

Il parut si enchanté de sa gaité et de son esprit — —

ODOARDO.

Si enchanté? —

CLAUDINE.

Il parla de sa beauté avec tant d'éloges — —

ODOARDO.

Avec tant d'éloges? et tu me racontes tout cela d'un ton d'enthousiasme? O Claudine! o folie et vanité des mères!

CLAUDINE.

Que veux-tu dire?

ODOARDO.

C'est bon, c'est bon! Cela n'a pas eu de suites, fort heureusement, n'y songeons plus. — Ah! quand je me représente — Ce serait là mon endroit le plus sensible! — Un débauché, qui est en admiration, qui désire — Claudine! Claudine! je me sens transporté de fureur, seulement d'y penser. — Tu aurais dû m'en prévenir sur le champ. — Toutefois je n'aimerais pas à te dire aujourd'hui quelque chose de désagréable. Pourtant, je serais capable,

(elle lui saisit la main.)

si je restais plus long-temps. — Voilà pourquoi laisses-moi! laisses-moi, te dis-je! — Adieu, Claudine! Suivez bientôt, et arrivez sans accident!

Scène V.

CLAUDINE GALOTTI.

Quel homme! — Quelle vertu austère! — si tant est qu'elle mérite une pareille dénomination. — Tout semble suspect à cette vertu, tout lui semble condamnable! — Si cela s'appelle connaître les hommes, qui devrait jamais souhaiter de les connaître? — Mais où reste Emilie? — Le Prince est l'ennemi du père: donc, — donc, s'il a des yeux pour la fille, c'est uniquement pour outrager le père? —

Scène VI.

EMILIE et CLAUDINE GALOTTI.

EMILIE, *se précipitant dans la salle dans la plus grande agitation.*

Ah grâce au Ciel! maintenant je suis en sûreté. Ou m'aurait-il suivie jusqu'ici?

(se dévoilant et apercevant sa mère.)

M'a-t-il suivie, ma mère? — Non, Dieu merci!

CLAUDINE.

Qu'as-tu, ma fille? qu'as-tu?

EMILIE.

Rien, rien —

CLAUDINE.

Tu regardes d'un air égaré autour de toi, tu trembles de tous tes membres.

EMILIE.

Qu'ai-je été forcée d'entendre! et dans quel lieu m'a-t-il fallu l'entendre!

CLAUDINE.

Je t'ai crue à l'Église —

EMILIE.

Là précisément! Que sont pour le vice l'Église et l'autel? — Ah ma mère!

(Elle se jette dans ses bras.)

CLAUDINE.

Parles, ma fille! — Tires-moi d'inquiétude. — Qu'a-t-il pu t'arriver de si fâcheux dans un lieu consacré à la Divinité?

EMILIE.

Jamais ma dévotion n'aurait dû être aussi fervente qu'aujourd'hui; jamais elle n'a été moins ce qu'elle devait être.

CLAUDINE.

La faiblesse, Emilie, est l'apanage de l'humanité. Le don de prier Dieu n'est pas toujours en notre pouvoir. Aux yeux du Ciel vouloir prier c'est prier.

EMILIE.

Et vouloir pécher, c'est pécher.

CLAUDINE.

C'est-ce que mon Emilie n'a pas voulu!

EMILIE.

Non, ma mère; la grâce divine ne m'a pas laissée tomber dans un pareil avilissement. — Mais que le vice d'autrui puisse nous rendre complices contre notre gré!

CLAUDINE.

Calmes-toi, ma fille! — Recueilles tes esprits autant qu'il te sera possible. — Dis-moi en un mot ce qui t'est arrivé.

EMILIE.

À peine m'étais-je prosternée devant l'autel un peu plus loin qu'habituellement, — car je vins trop tard — à peine avais-je commencé à élever mon ame à Dieu, que quelqu'un se plaça immédiatement derrière moi. Si près derrière moi! — Je ne pouvais ni avancer, ni reculer de côté, — quelque volontiers que je l'eusse voulu — par crainte que la dévotion d'autrui n'interrompît la mienne. Peu de momens après j'entendis, tout près de mon oreille,

— après un profond soupir, — prononcer le nom, non pas d'une Sainte, — le nom — ne vous indignez pas, ma mère, — le nom de votre fille! — mon nom! Ah! pourquoi le Ciel ne tonna-t-il point pour m'empêcher d'en entendre davantage! — L'inconnu me parla de beauté, d'amour. — Il se plaignit que ce jour, destiné à faire mon bonheur, — si tant est qu'il le fera — décidât pour toujours de son malheur. — Il me conjura — je fus obligée d'écouter tout cela. Mais je ne regardai pas derrière moi; je voulus faire semblant de ne rien entendre. — Que pouvais-je faire d'ailleurs? — Prier mon ange tutélaire de me rendre sourde, fut-ce même pour toujours! — C'est-ce que je priai; ce fut l'unique chose que je pusse prier. — Enfin le temps de se relever vint. La messe était dite. Je tremblai de me retourner. Je tremblai de voir celui qui osa se permettre un pareil attentat. Enfin, en me retournant, j'aperçois —

CLAUDINE.

Qui, ma fille?

EMILIE.

Devinez, ma mère; devinez! — Je fus comme pétrifiée.
— Lui-même.

CLAUDINE.

Qui lui-même?

EMILIE.

Le Prince.

CLAUDINE.

Le Prince! — O bénie soit l'impatience de ton père, qui tout à l'heure était ici, et ne voulut point t'attendre!

EMILIE.

Mon père était ici? et ne voulut point m'attendre?

CLAUDINE.

Si dans ton trouble tu lui eus raconté tout cela!

EMILIE.

Eh bien, ma mère? — Qu'aurait-il pu trouver de condamnable en moi?

CLAUDINE.

Rien ; en toi aussi peu qu'en moi. Et pourtant, pourtant — Ah, tu ne connais pas ton père ! Dans son aveugle colère il aurait confondu l'objet innocent de l'attentat avec l'attentat même. Dans sa rage je lui aurais paru avoir été la cause de ce qu'il ne me fut possible ni d'empêcher ni de prévoir. — Mais continues, continues, ma fille ! — Après avoir reconnu le Prince, j'espère que tu fus assez maîtresse de toi pour lui témoigner par un regard tout le mépris qu'il mérite ?

EMILIE.

C'est-ce que je ne fus point, ma mère. Après l'avoir reconnu, je n'eus pas le courage de le regarder une seconde fois. Je m'enfuis —

CLAUDINE.

Et il te suivit —

EMILIE.

Je ne m'en aperçus que lorsqu'arrivée au porche de l'Église je me sentis saisir la main. Et par lui ! La honte me fit rester à ma place ; car mes efforts pour me dégager de lui auraient trop fixé sur nous l'attention des passans. Voilà la seule réflexion que je fus capable de faire, et dont je me souviens en ce moment. Il me parla, et je lui répondis. Mais ce dont il me parla, et ce que je lui répondis, si je m'en souviens plus tard, je vous le dirai, ma mère ; en ce moment je ne le sais plus. J'avais perdu l'usage de mes sens. — En vain je cherche à me rappeler comment j'ai fait pour me débarrasser de lui, et pour sortir du porche de l'Église. Je ne me retrouve qu'à la rue, et je l'entends venir derrière moi ; je l'entends entrer avec moi dans la maison, monter avec moi l'escalier —

CLAUDINE.

La crainte, ma fille, a son sens qui lui est propre ! — Je n'oublierai jamais l'air égaré avec lequel tu te précipitas dans la chambre. — Non jusqu'ici il n'aurait jamais osé hasarder de te suivre. — Dieu ! Dieu ! si ton père savait cela ! — Comme il s'emporta déjà seulement en apprenant que naguères le Prince t'avait vue avec plaisir ! Mais rassures-toi, ma fille ! Prends pour un rêve ce qui t'est ar-

rivé. D'ailleurs, cela aura encore moins de suites qu'un rêve. Aujourd'hui tu échappes tout d'un coup à toutes poursuites de ce genre.

EMILIE.

Mais n'est-il pas vrai, ma mère, il faut prévenir le Comte de tout cela ? Il faut que je lui en parle.

CLAUDINE.

Gardes t'en bien, ma fille ! — À quelle fin ? pourquoi ? À quoi bon veux-tu l'alarmer inutilement ? Et posé qu'il ne s'en alarmât pas en ce moment, saches, ma fille, qu'un poison qui n'opère pas tout de suite n'en reste pas moins un poison dangereux. Ce qui ne fait pas impression sur l'amant peut en faire sur l'époux. L'amant pourrait même se trouver flatté de l'emporter sur un concurrent aussi important. Mais après sa victoire, ah mon enfant, l'amant devient souvent une créature toute différente. Puisse ta bonne étoile te préserver d'une pareille expérience.

EMILIE.

Vous savez, ma mère, combien je suis toujours prête à suivre en tout vos sages conseils. — Mais si le Comte apprenait d'un autre que le Prince m'a parlé aujourd'hui ? Mon silence, tôt ou tard, ne l'alarmera-t-il pas bien davantage ? — Il me semble que je ferais mieux de ne rien lui cacher.

CLAUDINE.

Faiblesse que tout cela ! Faiblesse de l'amour ! Non, ma fille, je t'en conjure, ne lui en dis pas le mot. Qu'il ne se doute absolument de rien !

EMILIE.

Eh bien oui, ma mère ! Je n'ai d'autre volonté que la vôtre. — Ah !

(en poussant un profond soupir.)

Je commence à me sentir plus à mon aise. — Mais aussi ne suis-je pas une créature bien sotte et bien craintive ? N'est-ce pas, ma mère ? J'aurais pu me comporter autrement, et je ne me serais pas plus compromise.

CLAUDINE.

C'est-ce que je ne voulais pas te dire, ma fille, avant

que ton bon sens ne te le dise à toi-même. Et je savais qu'il te le dirait dèsque tu serais revenue à toi. — Le Prince est galant. Tu es trop peu habituée au langage insignifiant de la galanterie. Dans ce langage une politesse devient un sentiment; une flatterie devient une protestation; une fantaisie devient un désir, et un désir devient une résolution. Dans ce langage rien prend le sens de *tout*, et *tout* équivaut à *rien*.

EMILIE.

Ah ma mère! j'ai donc tout l'air de m'être rendue bien ridicule par ma puérile crainte. — Maintenant mon bon Appiani n'en saura décidément pas un mot. Il pourrait aisément me croire plus vaine que vertueuse. — Mais je l'entends venir! oui c'est son allure.

Scène VII.

LE COMTE APPIANI. LES PRÉCÉDENS.

APPIANI, *entre d'un air sombre et soucieux, et les yeux baissés. Il s'avance sans les apercevoir jusqu'à ce qu' Emilie saute à sa rencontre.*

Ah, Emilie! je ne m'attendais pas à vous trouver dans l'antichambre.

EMILIE.

Je souhaiterais, Monsieur le Comte, vous voir le front serein là pareillement où vous ne vous attendez pas à me trouver. Je ne vous ai jamais vu si sérieux, si solennel. — Ce jour-ci n'est il digne d'aucune émotion de joie?

APPIANI.

Ce jour m'est plus cher que ma vie. Mais il devient pour moi une source si féconde de bonheur que ce pourrait bien être ce bonheur même qui me rend si sérieux, si solennel, pour me servir de votre expression. —

(apercevant la mère.)

Ah! vous aussi ici, Madame! — que je pourrai bientôt appeler *ma mère*!

CLAUDINE.

Nom, auquel j'attache le plus grand prix, et qu'à porter je mettrai ma gloire! — Que tu es heureuse, mon Emilie! — Pourquoi ton père n'a-t-il pas voulu partager notre ivresse!

APPIANI.

Je viens tout à l'heure de m'arracher de ses bras, ou plutôt lui s'est arraché des miens. — Quel homme, mon Emilie, que votre père! Le modèle de toutes les vertus! À quels sentimens je sens en sa présence mon ame s'élever! Jamais ma résolution d'être toujours bon, toujours noble et généreux, n'est plus vive, que lorsque je le vois — que lorsque je pense à lui. Et par quel autre moyen, si ce n'était par l'exécution de cette résolution, pourrais-je me rendre digne de l'honneur de m'appeler son fils; — me rendre digne de vous appartenir, mon Emilie!

EMILIE.

Et il ne voulut pas m'attendre!

APPIANI.

La raison en est, je pense, que pour une si courte visite son Emilie aurait excité en lui de trop fortes émotions, se serait trop emparée de toute son ame.

CLAUDINE.

Il te crut occupée de ta toilette de noces, et apprit —

APPIANI.

— ce qu'à mon tour j'appris de lui avec le sentiment de la plus vive admiration. C'est bien, mon Emilie! J'aurai en vous une épouse pieuse, et qui ne s'enorgueillit pas de sa piété.

CLAUDINE.

Mais, mes enfans, l'heure du départ approche. Emilie, hâtes-toi! il est temps de songer

APPIANI.

À quoi, Madame?

CLAUDINE.

Vous ne voulez pourtant pas, Monsieur le Comte, la conduire à l'autel telle qu'elle est là?

APPIANI.

En vérité, je m'en aperçois à présent seulement. — Qui peut vous voir, Emilie, et faire en même temps attention à votre ajustement? — Et pourquoi pas telle qu'elle est là?

EMILIE.

Non, mon cher Comte, pas ainsi, pas tout-à-fait ainsi. Mais pas non plus de beaucoup plus magnifiquement parée; pas de beaucoup. — En un clin d'oeil, je suis prête! — Rien, absolument rien des pierreries, le dernier cadeau de votre prodigue générosité. Rien, absolument rien, de ce qui pourrait s'accorder avec elles. — Je pourrais presque prendre ces pierreries en aversion, si je ne les tenais pas de vous. Car j'en ai rêvé trois fois —

CLAUDINE.

Eh bien! tu ne m'en as jamais parlé.

EMILIE.

J'ai rêvé que je les avais mises, et que subitement chaque pierre s'était transformée en perle. — Or les perles, ma mère, les perles présagent des larmes.

CLAUDINE.

Quelle interprétation, mon enfant! — Elle est plus fantastique que ton rêve. — N'as-tu pas de tout temps préféré les perles aux pierres précieuses?

EMILIE.

Sans doute, ma mère, sans doute —

APPIANI, *réfléchissant et d'un ton mélancolique.*

Présagent des larmes!

EMILIE.

Comment? cela vous frappe? vous?

APPIANI.

Hélas, oui; je devrais en être honteux. — Mais quand l'imagination est une fois disposée à se livrer à de sinistres pressentimens —

EMILIE.

Pourquoi donc l'est-elle? — Mais savez-vous quelle est

mon idée? — Comment étais-je mise, quel air avais-je la première fois que je vous plus? — Vous en souvenez-vous?

APPIANI.

Si je m'en souviens? Jamais je ne vous vois en pensée autrement; et je vous vois telle, alors même que mes yeux ne vous aperçoivent pas.

EMILIE.

Ainsi une robe de la même couleur, de la même coupe, volante et dégagée.

APPIANI.

Très-bien!

EMILIE.

Et les cheveux —

APPIANI.

Ne brillant que de leur propre éclat, et tombant en boucles telles que les forma la nature —

EMILIE.

Sans oublier d'y mettre la rose! C'est cela! — Un moment de patience et vous me verrez paraître dans cet ajustement!

(Elle s'en va.)

Scène VIII.

LE COMTE APPIANI. CLAUDINE GALOTTI.

APPIANI, *en la suivant des yeux d'un air abattu.*

Des perles présagent des larmes! — un moment de patience! — Oui, si seulement le temps était en dehors de nous! — Si une minute qu'indique l'aiguille de l'horloge ne pouvait pas dans notre intérieur se prolonger et s'étendre jusqu'à des années!

CLAUDINE.

L'observation d'Emilie, Monsieur le Comte, était aussi prompte que juste. Vous êtes aujourd'hui plus sérieux qu'habituellement. Vous n'avez plus qu'un pas à faire pour par-

venir à l'accomplissement de tous vos désirs, — éprouveriez-vous quelque regret, Monsieur le Comte, de ce que ce but ait été l'objet exclusif de tous vos vœux?

APPIANI.

Ah, ma mère! pourriez-vous soupçonner votre fils d'en être capable? — Mais, vous avez raison; je suis aujourd'hui extraordinairement sombre et soucieux. — Voyez-vous, Madame, — n'être qu'à un pas du but, et ne pas être même parti pour franchir toute la distance qui vous sépare du but, au fond signifie une seule et même chose. — Depuis hier et avant-hier cette vérité se présente à mon esprit dans tout ce que je vois, dans tout ce que j'entends, dans tout ce que je rêve. Elle est la pensée exclusive qui s'associe à toutes mes idées. — Que signifie cela? Je n'y comprends rien.

CLAUDINE.

Vous m'alarmez, Monsieur le Comte —

APPIANI.

Ensuite il y a encore une autre chose. — Je suis fâché, fâché contre mes amis, fâché contre moi-même.

CLAUDINE.

Et pourquoi donc?

APPIANI.

Mes amis exigent absolument qu'avant de célébrer mon mariage j'en dise un mot au Prince. Tout en convenant que rigoureusement parlant je n'en ai pas l'obligation, ils soutiennent néanmoins que le respect pour sa personne rend cette politesse indispensable. J'ai été assez faible pour le leur promettre. Tout à l'heure je voulais me faire annoncer chez lui.

CLAUDINE, *surprise.*

Chez le Prince?

Scène IX.

PIRRO, *et immédiatement après lui* **MARINELLI**, *et* **LES PRÉCÉDENS**.

PIRRO.

Madame, le Marquis Marinelli demande à parler à Monsieur le Comte.

APPIANI.

À moi ?

PIRRO.

Le voici.

(Il lui ouvre la porte et s'en va.)

MARINELLI.

Je vous demande pardon, Madame. — Monsieur le Comte, je sors de chez vous, et j'y appris que je vous trouverai ici. Je viens pour une affaire de la plus haute importance. — Madame, je vous demande pardon encore une fois ! cela sera fait dans quelques minutes.

CLAUDINE.

Que je ne veux point retarder.

(Elle lui fait une révérence et se retire.)

Scène X.

MARINELLI. APPIANI.

APPIANI.

Eh bien, Monsieur ?

MARINELLI.

Je viens de la part du Prince.

APPIANI.

Qu'y a-t-il à ses ordres ?

MARINELLI.

Je suis fier d'être celui qui vous annonce une faveur si insigne. — Et si le Comte Appiani ne veut pas à toute force méconnaître en moi un de ses amis les plus dévoués — —

APPIANI.

Sans préambule, si j'ose prier.

MARINELLI.

Eh bien soit! — Le Prince est obligé d'envoyer un plénipotentiaire à Massa pour régler tout ce qui concerne son mariage avec la fille du Duc de Massa. Il a été long-temps indécis sur la personne qu'il chargerait de cette mission. Enfin son choix est tombé sur vous, Monsieur le Comte.

APPIANI.

Sur moi?

MARINELLI.

Et cela — s'il est permis à l'amitié de se vanter — non sans mon entremise.

APPIANI.

En vérité, je me trouve bien embarrassé de vous en témoigner ma reconnaissance. — Depuis long-temps je n'ai plus compté que le Prince daignerait m'employer. —

MARINELLI.

Je suis convaincu qu'il ne lui a manqué qu'une occasion honorable. Et si celle qui se présente actuellement n'était pas non plus digne d'un homme tel que le Comte Appiani, mon empressement à le servir, inspiré par l'amitié, a sans doute été prématuré.

APPIANI.

Amitié, amitié, et toujours de l'amitié! — À qui parlé-je donc? Je ne me serais jamais attendu à l'amitié du Marquis Marinelli. —

MARINELLI.

Je reconnais mon tort, Monsieur le Comte, mon tort impardonnable, d'avoir voulu être votre ami sans votre permission. — Mais quoiqu'il en soit, qu'importe-t-il? La faveur du Prince, et l'honorable mission qu'il vous offre, n'en

restent pas, moins ce qu'elles sont: et je ne doute pas de votre empressement à les accepter.

APPIANI, *après une courte délibération.*

Assurément.

MARINELLI.

Eh bien, venez!

APPIANI.

Où aller?

MARINELLI.

À Dosala, chez le Prince. — Toutes les expéditions sont prêtes pour la signature; et il vous faut partir encore aujourd'hui pour Massa.

APPIANI.

Que dites-vous? — Encore aujourd'hui?

MARINELLI.

Mieux vaut à cette heure-ci qu'à l'heure suivante. L'affaire presse extraordinairement.

APPIANI.

Vraiment? — Alors je suis fâché d'être obligé de refuser l'honneur que me fait le Prince.

MARINELLI.

Comment?

APPIANI.

Je ne peux partir ni aujourd'hui, ni demain, ni même après-demain. —

MARINELLI.

Vous plaisantez, Monsieur le Comte.

APPIANI.

Avec vous?

MARINELLI.

C'est excellent! Si la plaisanterie concerne le Prince, elle en est d'autant plus piquante. — Vous ne pouvez pas — ?

APPIANI.

Non, Monsieur, non. — Et j'espère que le Prince même recevra mes raisons pour valables.

MARINELLI.

Je serais curieux de les connaître.

APPIANI.

O, une bagatelle! — Voyez-vous; je dois encore aujourd'hui prendre femme.

MARINELLI.

Eh bien? et puis?

APPIANI.

Et puis? — et puis? — Votre question est par trop naïve.

MARINELLI.

On a des exemples, Monsieur le Comte, que des noces se laissent différer. Je ne crois pas, il est vrai, que cela convienne toujours à la fiancée ou au fiancé. La chose peut avoir ses désagréments. Toutefois je pense que l'ordre du maître —

APPIANI.

L'ordre du maître? — du maître? — Un maître que l'on se choisit soi-même, à proprement parler n'est pas notre maître. Vous, sans doute, vous devez au Prince obéissance absolue. Mais pas moi. Je suis venu à sa Cour en qualité de volontaire. Je voulais avoir l'honneur de le servir, mais non pas être son esclave. Je suis le vassal d'un Seigneur plus puissant —

MARINELLI.

Puissant ou non: maître est maître.

APPIANI.

Me préserve le Ciel de débattre ce point avec vous! — Bref, dites au Prince ce que vous venez d'entendre, que je suis fâché de ne pouvoir accepter la marque de sa bienveillance, attendu qu'aujourd'hui même je consomme une union qui fait tout le bonheur de ma vie.

MARINELLI.

Ne voulez-vous pas lui faire connaître en même temps avec qui?

APPIANI.

Avec Emilie Galotti.

MARINELLI.

La Demoiselle de cette maison-ci ?

APPIANI.

De cette maison-ci.

MARINELLI.

Hm! Hm!

APPIANI.

Plait-il ?

MARINELLI.

Il me semble qu'alors il serait d'autant moins difficile de remettre la cérémonie jusqu'à votre retour.

APPIANI.

La cérémonie ? Seulement la cérémonie ?

MARINELLI.

Les bons parens n'y regarderont pas de si près.

APPIANI.

Les bons parens ?

MARINELLI.

Et quant à Emilie, vous pouvez, je pense, être sûr d'elle.

APPIANI.

Vous pensez ? — Vous êtes un singe avec votre : *je pense*.

MARINELLI.

À moi une pareille injure, Comte ?

APPIANI.

Pourquoi pas ?

MARINELLI.

Mille tonnerres ! Nous nous parlerons.

APPIANI.

Bah ! le singe est malin ; mais —

MARINELLI.

Mort et damnation! — Comte, je demande raison de vos propos outragans.

APPIANI.

Cela va sans dire.

MARINELLI.

Et j'en tirerais raison sur le champ, s'il ne me répugnait pas de gâter le jour de ses noces à un fiancé languissant d'amour.

APPIANI.

Quelle bonhomie! Non, non!

(en lui saisissant la main.)

À Massa, il est vrai, je ne me laisserai pas envoyer aujourd'hui, mais pour une promenade avec vous j'ai du temps de reste. Venez, venez!

MARINELLI, *qui s'arrache de ses mains et se retire.*

Patience seulement, Comte, patience!

Scène XI.

APPIANI. CLAUDINE GALOTTI

APPIANI.

Fuis, lâche poltron! — Ah! cela m'a fait du bien. Cela m'a fait bouillir le sang dans les veines. Je me sens tout autre et mieux.

CLAUDINE, *précipitamment et alarmée.*

Ciel! Monsieur le Comte — J'ai entendu une vive altercation. — Vous avez le visage enflammé. Que s'est-il passé?

APPIANI.

Rien, Madame, rien du tout. Le Chambellan Marinelli m'a rendu un grand service. Il m'a dispensé d'aller chez le Prince.

CLAUDINE.

Vraiment ?

APPIANI.

Nous pouvons maintenant partir d'autant plus tôt. Je m'en vais presser mes gens, et serai incessamment de retour. Dans l'intervalle Emilie sera pareillement prête.

CLAUDINE.

Puis-je être tout-à-fait tranquille, Monsieur le Comte ?

APPIANI.

Tout-à-fait tranquille, Madame.

(Elle rentre et lui sort.)

Acte Troisième.

UNE ANTICHAMBRE DANS LE CHATEAU DE PLAISANCE DU PRINCE.

Scène I.

LE PRINCE. MARINELLI.

MARINELLI.

Peine perdue; il refusa avec beaucoup de dédain l'honorable mission qui lui fut offerte.

LE PRINCE.

Et les choses par conséquent demeurent en leur état? la noce aura lieu? Emilie sera encore aujourd'hui son épouse?

MARINELLI.

Selon toutes les apparences.

LE PRINCE.

Je m'étais tant promis de votre expédient! — Mais aussi vous vous y serez pris bien sottement. — Quand une fois le conseil d'un fou est bon, il faut le faire exécuter par un homme de sens. C'est à quoi j'aurai dû songer.

MARINELLI.

Je me trouve là noblement récompensé!

LE PRINCE.

Et de quoi récompensé?

MARINELLI.

— d'avoir voulu dans cette affaire exposer en sus ma vie. Voyant que rien ne pouvait engager le Comte à préférer son honneur à son amour, j'essayai de l'irriter. Je lui dis des choses au sujet desquelles il s'oublia. Il me tint des propos outrageans dont je demandai raison, et cela sur l'heure même. — Je raisonnai ainsi: ou lui moi, ou moi lui. Moi lui, nous sommes maîtres du champ de bataille. Ou lui moi: eh bien, quand même; il faudra dès lors qu'il fuie, et le Prince gagne pour le moins du temps.

LE PRINCE.

C'est-ce que vous auriez fait, Marinelli?

MARINELLI.

Ah! l'on devrait savoir d'avance, quand on est si follement prêt à se sacrifier pour les Grands, l'on devrait savoir d'avance, dis-je, à quel point ils seront reconnaissans.

LE PRINCE.

Et le Comte? — Il a la réputation de ne pas se faire dire de pareilles choses deux fois.

MARINELLI.

C'est selon le temps et les circonstances. — Qui pourrait le blâmer? — Il répondit qu'aujourd'hui il avait à faire une chose bien autrement importante que celle de se rompre le cou avec moi. Et il me renvoya ainsi à la première huitaine après son mariage.

LE PRINCE.

Avec Emilie Galotti? Je perds la raison quand j'y pense! — Et vous condescendîtes et vous vous en allâtes. — Ensuite vous venez ici, et vous vous vantez d'avoir exposé votre vie pour moi; de vous être sacrifié pour moi —

MARINELLI.

Mais que voudriez-vous, mon Prince, que j'eusse fait de plus?

LE PRINCE.

Fait de plus? — Comme s'il avait fait quelque chose!

MARINELLI.

Et veuillez donc m'apprendre, mon Prince, ce que vous

avez fait pour vous-même. Vous avez eu le bonheur de lui parler encore à l'Église. De quoi êtes-vous convenu avec elle?

LE PRINCE, *d'un ton moqueur.*

De la curiosité plus qu'il n'en faut! Et encore faut-il que je la satisfasse. — O tout alla à souhait. — Vous n'avez plus besoin de vous donner la peine, mon par trop serviable ami! — Elle est venue plus qu'à mi-chemin au-devant de mes désirs. Je n'avais qu'à la prendre tout de suite avec moi.

(froidement et d'un ton impératif.)

Maintenant vous savez ce que vous voulez savoir; — et vous pouvez vous en aller!

MARINELLI.

Et vous pouvez vous en aller! — Oui, oui; voilà la fin du drame; la fin qu'il prendrait, supposé même que je voulusse tenter encore l'impossible. L'impossible, disais-je? — Si impossible cela ne serait pas précisément: mais le coup serait hardi. Pour peu que nous eussions la fiancée en notre puissance: je répondrais que la noce n'aurait pas lieu.

LE PRINCE.

Voyez donc! de quoi cet homme-là ne voudrait-il pas répondre! Je n'aurais maintenant qu'à lui donner un détachement de mes gardes, et il se mettrait en embuscade sur la voie publique, assaillirait avec cinquante hommes une voiture, et en enlèverait une jeune fille qu'il m'amènerait en triomphe.

MARINELLI.

Mainte demoiselle a été enlevée sans que cet acte ait eu l'apparence d'un rapt exécuté de vive force.

LE PRINCE.

Si vous saviez faire pareille chose, vous ne perdriez pas votre temps à en causer.

MARINELLI.

Mais on ne devrait pas répondre de l'issue. L'affaire pourrait ne pas se passer sans accidens.

LE PRINCE.

Et c'est mon habitude de rendre les gens responsables de choses qui se passent sans qu'il y ait de leur faute!

MARINELLI.

Ainsi, mon Prince —

(On entend de loin un coup de feu.)

Ha! qu'est-ce que c'était que cela? — Ai-je bien entendu? N'entendîtes-vous pas pareillement un coup de feu, mon Prince?

(un second coup de feu.)

Et encore un!

LE PRINCE.

Qu'est-ce que c'est que cela? Que se passe-t-il là?

MARINELLI.

Que diriez-vous, si j'étais plus actif que vous ne le croyez?

LE PRINCE.

Plus actif? — Mais dites-moi donc —

MARINELLI.

Bref: ce dont j'ai parlé s'exécute.

LE PRINCE.

Est-il possible?

MARINELLI.

Seulement, n'oubliez pas, mon Prince, ce dont vous venez de m'assurer. — J'ai encore une fois votre parole.

LE PRINCE.

Mais les mesures sont pourtant prises de manière —

MARINELLI.

Les mesures sont tout ce que suivant leur nature elles peuvent être. — L'exécution a été confiée à des gens sur lesquels je peux compter. Le chemin touche immédiatement la lisière du parc. Là une partie des gens aura assailli la voiture comme pour la piller. Une autre partie des gens, parmi lesquels se trouve un de mes domestiques, se sera précipitée hors du parc, comme pour venir au secours

des personnes assaillies. Pendant la lutte, dans laquelle les deux parties feront semblant de s'être engagées, mon domestique doit saisir Emilie, comme s'il avait l'intention de la sauver, et la conduire par le parc au château. — Voilà ce dont on est convenu. — Que dites-vous maintenant, mon Prince ?

LE PRINCE.

Vous me causez une surprise des plus étranges. Je me sens saisi d'une anxiété —

(Marinelli s'approche de la fenêtre.)

Que regardez-vous là ?

MARINELLI.

Là-bas doit être le lieu de la scène ! — Juste ! et déjà je vois arriver en toute hâte un masque ; probablement pour me rendre compte du résultat. — Éloignez-vous, mon Prince.

LE PRINCE.

Ah, Marinelli —

MARINELLI.

Eh bien ? N'est-ce pas, maintenant j'ai trop fait ? et précédemment trop peu !

LE PRINCE.

Non pas. Mais malgré tout cela je n'entrevois point —

MARINELLI.

Vous allez bientôt tout entrevoir d'un seul coup d'oeil. — Vite, éloignez-vous. — Il ne faut pas que le masque vous aperçoive.

(Le Prince s'en va.)

Scène II.

MARINELLI, *et bientôt après* ANGELO.

MARINELLI, *portant de nouveau ses pas vers la fenêtre.*

J'aperçois la voiture s'en retourner lentement en ville. Si lentement? et à chaque portière un domestique? Voilà des indices qui ne me plaisent pas; ils marquent que le coup pourrait bien n'avoir que moitié réussi; — que l'on ramène doucement un blessé, — et non pas un mort. — Le masque descend de cheval. — C'est Angelo lui-même. Cet audacieux! — Enfin le voilà, ici il connaît tous les chemins secrets. Il me fait signe. Il faut qu'il soit sûr de son fait. — Ah, Monsieur le Comte, qui ne vouliez pas aller à Massa, et qui êtes obligé maintenant de faire un chemin plus long! — Qui donc vous a appris à connaître de la sorte les singes?

(en dirigeant ses pas vers la porte.)

Sans doute qu'ils sont malins. — Eh bien, Angelo? —

ANGELO, *qui a ôté le masque.*

Faites attention, Monsieur le Chambellan. On va les amener incessamment.

MARINELLI.

Et comment d'ailleurs l'affaire se passa-t-elle?

ANGELO.

Mais très-bien, je pense.

MARINELLI.

Que fait le Comte?

♦

ANGELO.

Pour vous servir! Là, là! — Mais il faut qu'il ait eu vent. Car il ne fut pas pris au dépourvu.

MARINELLI.

Vite dis-moi ce que tu as à me dire! — Est-il mort?

ANGELO.

J'en suis fâché pour ce bon Seigneur.

MARINELLI.

Tiens, voilà pour ton coeur compatissant.

(Il lui donne une bourse pleine d'or.)

ANGELO.

Et mon pauvre Nicolo, qui fut obligé de contribuer pour payer le bain.

MARINELLI.

Oui ? perte des deux côtés ?

ANGELO.

Je pourrais pleurer la perte de ce brave garçon ; bien que par sa mort ceci

(en pesant la bourse dans la main.)

s'accroisse, à mon bénéfice, d'un quart. Car je suis son héritier ; parce que je l'ai vengé. Telle est notre loi ; la meilleure, je pense, qui ait jamais été faite en faveur de la fidélité et de l'amitié. Ce Nicolo, Monsieur le Chambellan —

MARINELLI.

Avec ton Nicolo ! Mais le Comte, le Comte —

ANGELO.

Par St. Jean ! le Comte l'avait bien atteint. Mais en revanche j'atteignis à mon tour le Comte ! — Il tomba ; et s'il rentra encore vivant dans la voiture, je réponds qu'il n'en ressortira pas vivant.

MARINELLI.

Pourvu seulement que cela soit sûr, Angelo.

ANGELO.

Je veux perdre votre chalandise, si cela n'est pas sûr. — Y a-t-il encore quelque chose à vos ordres ? Car mon chemin à faire est des plus longs : nous voulons encore aujourd'hui passer la frontière.

MARINELLI.

Eh bien, va-t'en !

ANGELO.

Si par la suite il se présente de la besogne à faire,

Monsieur le Chambellan, — vous savez, où me trouver. Ce qu'un autre se fait fort d'entreprendre, ne sera pas non plus pour moi chose impossible. Et je suis moins cher que tout autre.

(Il s'en va.)

MARINELLI.

Bon cela! — Mais pourtant pas tout-à-fait bon. — — Fi, Angelo! être chiche à ce point! Il aurait pourtant bien valu un second coup de feu. Et comme peut-être il se martyrisera maintenant, le pauvre Comte! — Fi, Angelo! Voilà ce qui s'appelle exercer son métier barbarement; — gâter son métier. Mais il importe que le Prince n'en sache encore rien. Il faut premièrement qu'il reconnaisse lui-même combien cette mort lui vient à propos. — Cette mort! — Que ne donnerai-je pas pour en avoir la certitude! —

Scène III.

LE PRINCE. MARINELLI.

LE PRINCE.

Là-bas elle vient, le long de l'allée. Elle court devant le domestique. La frayeur, à ce qu'il paraît, lui fait doubler le pas. Il faut qu'elle ne soupçonne encore rien. Elle croit ne se sauver que des brigands. — Mais cette erreur peut-elle durer long-temps?

MARINELLI.

Pour le moment nous la tenons du moins.

LE PRINCE.

Et la mère ne la cherchera-t-elle pas? Le Comte ne la suivra-t-il pas? En sommes-nous alors plus avancés? Comment puis-je la leur retenir?

MARINELLI.

À tout cela, sans doute, je ne sais pas encore que répondre. Mais il nous faudra voir. Patientez, mon Prince. Le premier pas devait pourtant être fait.

LE PRINCE.

À quoi bon ? si nous sommes obligés de rétrograder.

MARINELLI.

Peut-être que nous ne le serons pas. Il y a un million de choses dont on peut prendre conseil, et sur lesquelles on peut faire son plan. — Et oubliez-vous donc le point principal ?

LE PRINCE.

Comment puis-je oublier un point auquel je n'ai décidément pas encore songé ? — Le point principal ? qu'est-ce ?

MARINELLI.

Le don de plaire, de persuader, — qui ne manque jamais à un Prince amoureux.

LE PRINCE.

Ne manque jamais ? oui, excepté là où il en aurait le plus besoin. J'ai déjà fait aujourd'hui un trop mauvais essai de ce don. Malgré toutes mes flatteries, protestations, et assurances, je ne pus lui arracher une seule parole. Muette, frappée de stupeur, tremblante, elle ressemblait à une criminelle qui attend son arrêt de mort. Sa terreur se communiqua à moi ; je tremblai avec elle, et je finis par lui demander pardon. À peine ai-je le courage de lui adresser une seconde fois la parole. — Du moins lorsqu'elle entrera je ne hasarde pas d'être présent. C'est vous, Marinelli, qui devez la recevoir. Je veux écouter tout près d'ici comment la chose se passera, et me présenter lorsque je me serai un peu plus recueilli.

Scène IV.

MARINELLI, *et bientôt après son domestique* BATTISTA
avec EMILIE.

MARINELLI.

Si elle ne l'a pas vu elle-même tomber — Et c'est-ce qu'elle n'aura point, puisqu'elle arrive avec tant de hâte — Elle vient. Ni moi non plus, je ne veux être la première chose qui se présente à ses yeux.

(Il se retire dans un coin de la salle.)

BATTISTA.

Veillez entrer ici, Mademoiselle.

EMILIE, *hors d'haleine.*

Ah! — Ah! — Je vous remercie, mon ami; — je vous remercie. — Mais Dieu, Dieu! où suis-je? — et toute seule? Où reste ma mère? où resta le Comte? — Ils me suivent pourtant?

BATTISTA.

Je le présume.

EMILIE.

Vous le présumez? Vous ne le savez donc pas? Vous ne les aperçûtes pas? N'a-t-on pas tiré derrière nous des coups de pistolet? —

• BATTISTA.

Tiré? — Serait-il possible?

EMILIE.

Très-décidément! Et cela aura blessé ou le Comte, ou ma mère. —

BATTISTA.

Je veux sur le champ me rendre auprès d'eux.

EMILIE.

Pas sans moi. — Je veux aller avec vous; il me le faut. Venez, mon ami.

MARINELLI, *intervenant subitement, comme s'il venait d'entrer.*

Ah, Mademoiselle! Quel accident, ou plutôt quel bonheur, quel heureux accident nous procure-t-il l'honneur —

EMILIE, *étonnée.*

Comment? Vous ici, Monsieur? — Je suis donc chez vous? — Pardonnez, Monsieur le Chambellan. Nous avons été non loin d'ici assaillis par des brigands. De bonnes gens sont venues à notre secours, et ce brave homme-ci me porta hors de la voiture, et me conduisit ici. — Mais je m'effraie de me voir seule sauvée. Ma mère est encore en danger. On tira même derrière nous. — Elle est peut-être morte, et je vis? — Pardonnez. Il faut que je reparte; il faut que je m'en retourne là, où dès le principe j'aurais dû rester.

MARINELLI.

Rassurez-vous, Mademoiselle. Tout va bien, et les personnes chéries dont vous êtes si en peine, vont être incessamment auprès de vous. — En attendant, Battista, va, cours, elles ne savent peut-être pas où se trouve Mademoiselle; elles la chercheront peut-être dans un des bâtimens du jardin. Amènes-les sur le champ ici.

(*Battista s'en va.*)

EMILIE.

Est-il vrai? Sont-ils tous sauvés? ne leur est-il point arrivé de malheur? Ah, que ce jour est pour moi un jour d'effroi et d'épouvante! Mais je ne devrais pas rester ici; je devrais courir à leur rencontre —

MARINELLI. •

À quoi bon, Mademoiselle? Vous êtes d'ailleurs déjà sans forces et hors d'haleine. Remettez-vous plutôt, et veuillez entrer dans une chambre où il y a plus d'aisance. Je voudrais parier que le Prince lui-même est déjà auprès de votre mère, et qu'il vous l'amène.

EMILIE.

Qui dites-vous?

MARINELLI.

Notre gracieux Prince, lui-même.

EMILIE, *consternée.*

Le Prince?

MARINELLI.

À la première nouvelle il vola à votre secours. Il est au désespoir qu'on ait osé se permettre un pareil attentat si près de lui, et en quelque sorte sous ses yeux. Il fait poursuivre les coupables, et si on les saisit, leur punition sera inouïe.

EMILIE.

Le Prince! Où suis-je par conséquent?

MARINELLI.

A Dosala, le château de plaisance du Prince.

EMILIE.

Quel étrange événement! Et vous croyez qu'il pourrait bientôt paraître lui-même?

MARINELLI.

Le voici déjà.

Scène V.

LE PRINCE. EMILIE. MARINELLI.

LE PRINCE.

Où est-elle? où? Nous vous cherchons partout, Mademoiselle. — Vous vous portez pourtant bien? alors tout va bien! — Le Comte, votre mère, —

EMILIE.

Ah, mon Prince, où sont-ils? où est ma mère?

LE PRINCE.

Pas loin d'ici; tout près d'ici.

EMILIE.

Dieu, dans quel état trouverai-je l'une ou l'autre. Car vous me cachez, mon Prince, je le vois, vous me cachez —

LE PRINCE.

Nullement, Mademoiselle. — Donnez-moi votre bras, et suivez-moi avec confiance.

EMILIE, *irrésolue*.

Mais — s'il ne leur est point arrivé de malheur — si mes pressentimens me trompent: pourquoi ne sont-ils pas déjà ici? pourquoi ne vinrent-ils pas avec vous, mon Prince?

LE PRINCE.

Hâtez-vous donc, Mademoiselle, de voir s'évanouir tout d'un coup ces fantômes de votre imagination.

EMILIE.

Que dois-je faire?

(*se tordant les mains.*)

LE PRINCE.

Comment, Mademoiselle, vous défieriez-vous de moi?

EMILIE, *se jetant à ses pieds*.

Je me jette à vos pieds, mon Prince —

LE PRINCE, *la relevant*.

Je suis, on ne peut pas plus, confondu. Oui, Emilie, je mérite ce reproche secret. Ma conduite de ce matin n'est pas justifiable: — elle se laisse tout au plus excuser. Pardonnez à ma faiblesse. Je n'aurais pas dû vous alarmer par un aveu dont je ne puis attendre aucun avantage. Aussi en ai-je été suffisamment puni par votre stupeur, et par l'effroi dont vous glaça ma témérité. Je bénis l'heureux hasard qui avant que mes espérances s'évanouissent pour jamais, me procure encore une fois le bonheur de vous voir et de vous parler. Bien que je pusse considérer ce hasard comme une faveur de la fortune, comme une surséance miraculeuse de ma condamnation définitive, surséance que le Ciel semble ne m'accorder que pour implorer une seconde fois votre pardon, je ne veux cependant, — oh ne tremblez pas, Mademoiselle — je ne veux dépendre uniquement que de votre regard. Je ne vous outragerai par aucun mot, par aucun soupir. — Seulement je vous demande en grâce de ne pas m'affliger par votre défiance, de ne pas douter un instant du pouvoir souverain que vous exercez sur moi, et de ne jamais concevoir la pensée, que vous pourriez avoir

besoin d'une autre garantie pour vous prémunir contre moi. Et maintenant venez, Mademoiselle, venez-là où vous êtes attendue avec des sentimens qui auront plus votre approbation.

(Il l'emmène non sans résistance.)

Suivez-nous, Marinelli. —

MARINELLI.

Suivez-nous, — cela veut dire: ne nous suivez pas! — A quoi bon aussi les suivrais-je? C'est à lui à voir comment il pourra faire valoir ce tête-à-tête à son avantage. — Tout ce que j'ai à faire, c'est d'empêcher qu'on ne vienne les déranger. Sous ce rapport je n'ai sans doute plus rien à craindre du Comte. Mais la mère, la mère! Je serais bien étonné que celle-là s'éloignât tranquillement d'ici abandonnant sa fille à son sort. — Eh bien, Battista, qu'y a-t-il?

Scène VI.

BATTISTA. MARINELLI.

BATTISTA, *précipitamment.*

La mère, Monsieur le Chambellan.

MARINELLI.

Je m'en doutais! — Où est-elle?

BATTISTA.

Si vous ne la prévenez pas, elle sera ici tout à l'heure. — Je n'avais nullement l'intention d'aller la chercher, ainsi que vous fites semblant de me l'ordonner, lorsque j'entendis de loin ses cris. Elle a découvert les traces de sa fille, et peut-être celles de tout notre complot. Tout ce qu'il y a d'habitans dans cette contrée solitaire s'est rassemblé autour d'elle; chacun s'empresse de lui indiquer le chemin. J'ignore si on lui a déjà dit que le Prince est ici, que vous êtes ici. — Que comptez-vous faire?

MARINELLI.

Voyons un peu!

(il délibère.)

Ne pas la laisser entrer quand elle sait que sa fille est ici? — Cela ne va pas. — Sans doute elle ouvrira de grands yeux en voyant le loup près de l'agneau. Passe pour les yeux. — Mais que le Ciel garantisse nos oreilles! — N'importe! les meilleurs poumons s'épuisent, et même ceux des femmes. Elles cessent toutes de crier quand elles n'en peuvent plus. — Ajoutez à cela que c'est une fois la mère qu'il nous importe de gagner. — Si je connais bien les mères, l'honneur d'être une quasi-belle-mère d'un Prince les flatte pour la plupart. — Laisse-la venir, Battista, laisse-la venir.

BATTISTA.

Entendez-vous, Monsieur? entendez-vous?

CLAUDINE GALOTTI, *derrière la scène.*

Emilie! Emilie! Mon enfant, où es-tu?

MARINELLI.

Va-t'en, Battista, et cherches à éloigner les curieux qui l'accompagnent.

Scène VII.

CLAUDINE GALOTTI. BATTISTA. MARINELLI.

CLAUDINE, *entrant par la porte au moment où Battista veut en sortir.*

Ha! celui-ci la porta hors de la voiture! celui-ci l'emmena! Je te reconnais. Où est-elle? Parles, malheureux!

BATTISTA.

Est-ce là ma récompense?

CLAUDINE.

O, si tu mérites récompense:

(d'un ton doux.)

— pardonne-moi, brave homme! — Où est-elle? — Ne m'en prives pas plus long-temps. Où est-elle?

BATTISTA.

Madame, elle ne pourrait être mieux gardée au sein

même de la vie éternelle. Mon maître que voici vous conduira auprès d'elle.

(À quelques personnes qui veulent pénétrer dans l'antichambre.)

Retirez-vous, vous autres!

Scène VIII.

CLAUDINE GALOTTI. MARINELLI.

CLAUDINE.

Ton maître? —

(Elle aperçoit Marinelli et recule de frayeur.)

Ha! — Ceci ton maître? — Vous ici, Monsieur? et ma fille ici? et c'est vous, vous qui devez me conduire auprès d'elle?

MARINELLI.

Avec grand plaisir, Madame.

CLAUDINE.

Arrêtez! — Tout à l'heure je me le rappelle. — Ce fut vous — n'est-il pas vrai? — qui ce matin cherchâtes le Comte dans ma maison? vous, avec qui je le laissai seul? et avec qui il entra en querelle?

MARINELLI.

En querelle? — Pas que je sache: une contestation insignifiante en matière d'affaires publiques —

CLAUDINE.

Et vous vous appelez Marinelli?

MARINELLI.

Marquis Marinelli.

CLAUDINE.

Alors c'est juste. — Écoutez donc, Monsieur le Marquis. — Marinelli — le nom Marinelli — accompagné d'une imprécation — Non, que je ne calomnie pas le digne jeune homme! — accompagné d'aucune imprécation — l'imprécation, c'est moi qui l'ajoute en pensée — le nom Mari-

nelli, dis-je, fut le dernier mot que proféra le Comte mourant.

MARINELLI.

Le Comte mourant? le Comte Appiani? — Vous entendez, Madame, ce qui me frappe le plus dans votre étrange discours. — Le Comte mourant? — Tout le reste de vos paroles je ne le comprends pas.

CLAUDINE, *d'un ton amer et lentement.*

Le nom Marinelli fut le dernier mot que proféra le Comte mourant! — Comprenez-vous maintenant? — Ni moi non plus je ne compris pas d'abord le mot: bien qu'il fut proféré d'un ton — d'un ton! — Je l'entends encore. Où avais-je eu ma tête pour n'avoir pas sur le champ saisi le sens de ce ton?

MARINELLI.

Eh bien, Madame? Je fus de tout temps l'ami du Comte, son ami le plus intime. Donc, s'il me nomma encore en mourant —

CLAUDINE.

De ce ton? — Je ne puis le contrefaire; je ne puis le décrire; mais il renferma tout! tout! — Comment? ce devrait avoir été des brigands qui nous assaillirent? — Non, ce furent des assassins; des assassins salariés! — Et Marinelli, Marinelli! fut le dernier mot du Comte mourant! mot proféré d'un ton!

MARINELLI.

D'un ton! — A-t-on jamais vu fonder l'accusation d'un honnête homme sur un ton entendu dans un moment de frayeur?

CLAUDINE.

Ah! ce ton, si je pouvais le traduire en justice! Mais malheureuse que je suis, j'oublie tout-à-fait ma fille. — Où est-elle? — Comment? elle aussi morte? Était-ce la faute de ma fille, si Appiani fut votre ennemi?

MARINELLI.

Je pardonne à l'anxiété de la mère. — Venez, Madame, — votre fille est ici dans une des premières chambres attenantes, et sera, je l'espère, tout-à-fait revenue de sa

frayeur. Le Prince lui-même est auprès d'elle, lui prodiguant les soins les plus officieux —

CLAUDINE.

Qui dites-vous? Qui?

MARINELLI.

Le Prince.

CLAUDINE.

Le Prince? — dites-vous vraiment le Prince? notre Prince?

MARINELLI.

Lequel donc?

CLAUDINE.

Ah, mère infortunée que je suis! et son père! son père! Il maudira le jour de sa naissance. Il me chargera de malédictions.

MARINELLI.

Au nom du Ciel, Madame! qu'est-ce qui vous tombe maintenant dans l'esprit?

CLAUDINE.

C'est évident! — Oseriez-vous le nier? — Aujourd'hui dans le temple, en présence de ce qu'il y a de plus sacré, en présence de la Divinité! — commença à se dérouler l'infâme complot, là éclata l'odieuse trame!

(se tournant vers Marinelli.)

Ha, assassin! vil et lâche assassin! Pas assez courageux pour assassiner de sa propre main; mais assez scélérat pour assassiner — pour faire assassiner — dans le but de satisfaire la volupté d'autrui! — Rebut de tous les assassins! — Tout ce qu'il y a d'assassins probes te reniera, te repoussera de son sein! toi! toi! — car pourquoi ne devrais-je pas d'un seul mot décharger sur toi toute ma bile, jeter sur toi tout mon venin? — toi! toi! infâme débaucheur!

MARINELLI.

Vous êtes dans le délire, bonne femme. — Mais modérez du moins vos cris tumultueux, et songez où vous êtes!

CLAUDINE.

Où je suis? Songer où je suis? — Qu'importe à la lionne, à laquelle on a enlevé ses petits, dans quelle forêt elle rugit?

EMILIE, *derrière la scène.*

Ha, ma mère! J'entends ma mère!

CLAUDINE.

Sa voix? C'est-elle! Elle m'a entendue; elle m'a entendue. Et je ne devrais pas crier? — Où es-tu, mon enfant? Je viens, je viens.

(Elle se précipite dans la chambre et Marinelli la suit.)

Acte Quatrième.

MEME LIEU DE LA SCENE.

Scène I.

LE PRINCE. MARINELLI.

LE PRINCE, *sortant de la chambre d'Emilie.*

Venez, Marinelli! Il faut que je me recueille, — il faut que vous me donniez quelques lumières.

MARINELLI.

O risibles transports de fureur maternelle! Ha! Ha! Ha!

LE PRINCE.

Vous riez?

MARINELLI.

Si vous eussiez vu, mon Prince, comme la mère se démena ici dans la salle — vous l'entendîtes sans doute crier! — et comme elle s'apprivoisa tout-à-coup en vous voyant. — Ha! Ha! — Je sais très-bien qu'aucune mère n'en veut à un Prince, parce qu'il trouve sa fille jolie.

LE PRINCE.

Vous êtes un mauvais observateur! — La fille se précipita évanouie dans les bras de la mère. Cela, et non pas ma présence, fit oublier à la mère sa fureur. C'est sa

filles, et non pas moi, qu'elle ménagea, en ne disant pas plus hautement, ni plus clairement, ce que j'aurais préféré ne pas avoir voulu entendre, ne pas avoir voulu comprendre.

MARINELLI.

Quoi, mon Prince?

LE PRINCE.

À quoi bon dissimuler? — Parlez franchement! Est-ce vrai? ou non?

MARINELLI.

Et si ce l'était!

LE PRINCE.

Si ce l'était? — Il est donc vrai? — Il est mort? mort? —

(d'un ton menaçant.)

Marinelli! Marinelli!

MARINELLI.

Eh bien?

LE PRINCE.

Le Dieu souverainement juste m'est témoin que je suis innocent de ce crime. Si vous m'eussiez dit d'avance qu'il en coûterait la vie au Comte — Non, non! en eût-il même coûté la vie à moi-même! —

MARINELLI.

Si je vous eusse dit d'avance? — Comme si sa mort était entrée dans mon plan! J'avais bien recommandé à Angelo d'empêcher qu'il n'arrivât de malheur à personne. L'affaire se serait aussi passée sans la moindre violence, si le Comte ne se fut pas permis la première. Il tua roide mort l'un des gens.

LE PRINCE.

Il est vrai qu'il aurait dû entendre raillerie!

MARINELLI.

Qu'ensuite Angelo, transporté de fureur, vengea la mort de son camarade —

LE PRINCE.

Sans doute, cela est très-naturel!

MARINELLI.

Je l'en ai assez réprimandé.

LE PRINCE.

Réprimandé? Comme cela est amical! — Avertissez-le de ne pas se laisser surprendre dans mon territoire. Ma réprimande pourrait ne pas être si amicale.

MARINELLI.

Très-bien! — Moi et Angelo; intention et hasard, tout cela c'est la même chose. À la vérité, il a été convenu d'avance, à la vérité il a été promis d'avance, qu'aucun des accidens qui pourraient avoir lieu dans l'affaire en question ne me serait imputé —

LE PRINCE.

Dites-vous des accidens *qui pourraient* ou *qui devaient* avoir lieu?

MARINELLI.

Cela va de mieux en mieux! — Toutefois, mon Prince, avant que vous me disiez crument d'un seul mot pour qui vous me tenez, permettez-moi une seule observation. La mort du Comte ne m'est rien moins qu'indifférente. Je l'avais appelé en duel; il me devait satisfaction; il a quitté ce monde sans me faire raison, et mon honneur par conséquent reste flétri. Posé que sous toutes autres circonstances je méritasse le soupçon que vous concevez à mon égard: le mériterais-je aussi dans cette occurrence-ci? —

(feignant de s'emporter)

Malheur à celui qui oserait penser cela de moi!

LE PRINCE, *cédant.*

C'est bon, c'est bon —

MARINELLI.

Que ne vit-il encore! Ah, que ne vit-il encore! Je donnerais tout au monde pour que cela fut —

(amèrement.)

— même la faveur de mon Prince — cette faveur inappréciable et immuable.

LE PRINCE.

Je comprends. — Eh bien, bon, bon. Sa mort fut un

coup de hasard, un pur effet du hasard. Vous l'assurez; et moi, je le crois — Mais qui, outre moi, le croira encore? Sera-ce la mère? sera-ce Emilie? — sera-ce le monde?

MARINELLI, *froidement*.

J'en doute.

LE PRINCE.

Et si on ne le croit pas, que croira-t-on donc? — Vous haussez les épaules? — On considérera votre Angelo comme l'instrument, et moi comme l'auteur de l'attentat. —

MARINELLI, *encore plus froidement*.

Très-probablement.

LE PRINCE.

Moi! moi-même! — Ou il faut que je renonce dès à présent à toute vue sur Emilie.

MARINELLI, *du ton le plus indifférent*.

Ce qu'il vous aurait fallu faire pareillement — si le Comte vivait encore. —

LE PRINCE, *s'emportant, mais se calmant tout de suite de nouveau*.

Marinelli! — Mais vous ne me mettez pas hors de moi. Qu'il en soit ainsi que vous dites! et il en est ainsi! Je vois très-bien où vous voulez en venir. Vous voulez me faire entendre que la mort du Comte est pour moi un bonheur — le plus grand bonheur qui ait pu m'arriver, l'unique bonheur qui pût favoriser mon amour. Et comme tel, il est fort indifférent de quelle manière cette mort a eu lieu. — Un Comte de plus ou de moins dans le monde, qu'importe-t-il? — Ne sont ce pas là vos pensées? — Tôte! je ne m'effraie pas non plus d'un petit forfait. Seulement, mon ami, il faut que ce soit un petit forfait secret, un petit forfait salubre. Et voyez-vous bien, le nôtre ne serait pas précisément ni secret, ni salubre. Tout en nous frayant le chemin il nous l'aurait bouché. Tout le monde nous dirait en face que nous en sommes les auteurs, — et par malheur nous ne l'aurions pas même commis. Cela ne tient-il pas évidemment et uniquement à la haute sagesse de vos étranges mesures?

MARINELLI.

Si vous le voulez absolument —

LE PRINCE.

À quoi cela tiendrait-il donc, si ce n'était à cela? Parlez, je l'ordonne!

MARINELLI.

Il se trouve mis sur mon compte plus qu'il n'est permis de m'imputer.

LE PRINCE.

Encore une fois, excusez-vous, je le veux!

MARINELLI.

Eh bien soit! — Que se trouverait-il dans mes mesures qui pût faire tomber sur le Prince un soupçon si manifeste? Si le Prince est compromis dans cette affaire, il ne faut en attribuer la cause qu'au coup de maître qu'il daigna lui-même joindre et mêler à mes mesures.

LE PRINCE.

Moi?

MARINELLI.

Qu'il me permette de lui dire que la démarche qu'il fit ce matin à l'Église, — quelque soit la décence avec laquelle il l'a faite, et quelque indispensable qu'elle fut d'ailleurs — n'en a pas moins été un hors-d'oeuvre qui n'appartenait nullement à la danse.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cette démarche a donc gâté?

MARINELLI.

Elle n'a pas gâté, il est vrai, toute la danse, mais elle en a pourtant fait perdre pour le moment la cadence.

LE PRINCE.

Hm! J'ai peine à vous comprendre.

MARINELLI.

Eh bien donc, bref et sans déguisement. Lorsque je me chargeais de l'affaire, Émilie, n'est-il pas vrai, ne savait encore rien de l'amour du Prince? et la mère d'Émilie non plus. Si donc j'avais bâti sur cette circonstance, et que dans l'intervalle le Prince sapât les fondemens de mon édifice? —

LE PRINCE, *se frappant le front.*

Diantre! c'est à quoi je n'avais pas songé.

MARINELLI.

Si donc il trahit lui-même le dessein qu'il roulait dans son esprit?

LE PRINCE.

Maudite idée que j'ai eue là!

MARINELLI.

Et s'il ne l'eut pas trahi lui-même, je voudrais bien savoir laquelle de mes mesures aurait pu inspirer à la mère ou à la fille la pensée de soupçonner le Prince.

LE PRINCE.

Pourquoi faut-il que vous ayez raison?

MARINELLI.

En cela j'ai sans doute fort tort. — Vous pardonneriez, mon Prince —

Scène II.

BATTISTA. LE PRINCE. MARINELLI.

BATTISTA, *précipitamment.*

La Comtesse arrive en ce moment.

LE PRINCE.

La Comtesse? Quelle Comtesse?

BATTISTA.

La Comtesse Orsina.

LE PRINCE.

La Comtesse Orsina? — Marinelli! — La Comtesse Orsina? — Marinelli!

MARINELLI.

Je n'en suis pas moins surpris que vous-même.

LE PRINCE.

Vas, cours, Battista: elle ne doit point descendre de

voiture. Je ne suis pas ici. Je ne suis pas visible. Elle doit sur le champ s'en retourner. Vas, cours!

(Battista s'en va.)

Que veut cette folle? De quoi s'avise-t-elle? Comment sait-elle que nous sommes ici? Viendrait-elle pour espionner? Aurait-elle déjà entendu dire quelque chose? — Ah, Marinelli! parlez donc, répondez donc! — Est-il offensé l'homme qui assure être mon ami? et offensé à propos d'une misérable discussion? dois-je lui demander pardon?

MARINELLI.

Ah, mon Prince, du moment que vous êtes de nouveau vous-même, je suis de nouveau à vous de coeur et d'âme. — L'arrivée de la d'Orsina est une énigme pour moi autant que pour vous. Toutefois elle ne se laissera pas si facilement renvoyer. Que voulez-vous faire?

LE PRINCE.

Ne lui parler absolument pas; m'éloigner —

MARINELLI.

Bon! seulement dépêchez-vous. Je veux la recevoir.

LE PRINCE.

Mais uniquement pour lui enjoindre de s'en aller. Ne vous engagez avec elle dans aucun entretien ultérieur. Nous avons ici d'autres choses à faire —

MARINELLI.

Ces autres choses sont faites, mon Prince. Prenez donc courage! Ce qui manque encore, à coup sûr, viendra de soi-même. — Mais je l'entends venir. — Hâtez-vous, mon Prince! — Là,

[montrant un cabinet dans lequel le Prince entre.]

— si vous voulez, vous pourrez nous entendre. — Je crains, je crains qu'elle n'arrive pas en très-belle humeur.

Scène III.

LA COMTESSE ORSINA. MARINELLI.

ORSINA, *sans d'abord apercevoir Marinelli.*

Que signifie cela ? — Personne ne vient à ma rencontre, excepté un effronté qui m'aurait plutôt refusé tout-à-fait l'entrée ? — Je suis pourtant à Dosala ? à ce Dosala, où autrefois toute une légion de domestiques empressés à me servir, se précipitait au devant de moi ? où autrefois j'étais reçue avec les plus vifs transports d'amour et d'extase ? — C'est bien le même endroit : mais, mais ! — Ah, Marinelli ! — C'est bon que le Prince vous ait pris avec lui. — Non, ce n'est pas bon ! Ce que j'ai à démêler avec le Prince, je ne l'aurais à démêler qu'avec lui seul. — Où est-il ?

MARINELLI.

Le Prince, Comtesse ?

ORSINA.

Qui donc ?

MARINELLI.

Vous présumez donc qu'il est ici ? vous savez donc qu'il est ici ? — Lui du moins ne s'attend pas à voir ici la Comtesse Orsina.

ORSINA.

Non ? il n'a donc pas reçu ma lettre ce matin ?

MARINELLI.

Votre lettre ? mais oui ; je me rappelle que le Prince fit mention d'une lettre de vous.

ORSINA.

Eh bien ? ne l'avais-je pas prié dans cette lettre de m'accorder aujourd'hui une entrevue ici à Dosala ? — À la vérité, il ne lui a pas plu de m'honorer d'un mot de réponse. Mais j'appris qu'une heure après il était en effet parti pour Dosala. J'ai cru que c'était là réponse suffisante ; et je viens.

MARINELLI.

Un singulier hasard !

ORSINA.

Hasard ? — Mais vous entendez donc que c'était convenu. Autant que convenu. De mon côté, la lettre : de son côté, le fait. — Comme il se tient là, ce cher Marquis ! Comme il ouvre de grands yeux ! S'étonne-t-il le petit cerveau ? et de quoi donc ?

MARINELLI.

Vous paraissiez hier si éloignée de jamais reparaitre devant le Prince.

ORSINA.

La nuit inspire meilleur conseil. — Où est-il ? où est-il ? Je gagerai qu'il est ici dans cette chambre où j'entendis ces criailleries. — Je voulus y entrer, mais un effronté de domestique me barra le chemin.

MARINELLI.

Ma chère, mon aimable Comtesse —

ORSINA.

C'étaient des criailleries de femmes. Voulez-vous parier, Marinelli ? — O dites-moi donc, dites-moi — pour peu d'ailleurs que je sois votre chère, votre aimable Comtesse — Maudite engeance des hommes de Cour ! Autant de paroles, autant de mensonges ! — Mais qu'importe-t-il que vous me le disiez d'avance, ou non ! Je le verrai bien.

(Elle veut s'en aller.)

MARINELLI, la retenant.

Où voulez-vous aller ?

ORSINA.

Où je devrais être depuis long-temps. Pensez-vous qu'il soit convenable que je verbiage ici dans l'antichambre avec vous tandis que le Prince m'attend dans son cabinet ?

MARINELLI.

Vous vous trompez, Comtesse. Le Prince ne vous attend point. Le Prince ne peut pas vous parler ici — ne veut pas vous parler.

ORSINA.

Et serait pourtant ici? et serait pourtant ici par suite de ma lettre?

MARINELLI.

Non pas par suite de votre lettre —

ORSINA.

— qu'il a cependant reçue, dites-vous —

MARINELLI.

— reçue, mais pas lue.

ORSINA, *avec emportement.*

Pas lue?

(avec moins d'emportement.)

Pas lue? —

(douloureusement et s'essuyant une larme.)

Pas même lue?

MARINELLI.

Par pure distraction, je puis vous l'assurer — et non par mépris.

ORSINA, *fièrement.*

Mépris? — Qui songe à cela? — À qui avez-vous besoin de dire cela? — Vous êtes un effronté consolateur, Marinelli! — Mépris! mépris! C'est bien moi qu'on méprise! Moi!

(d'un ton plus doux jusqu'à celui de la mélancolie.)

Sans doute il ne m'aime plus. Cela est évident. Et à la place de l'amour quelque autre chose s'est insinuée dans son ame. Cela est naturel. Mais pourquoi serait-ce précisément du mépris. Il suffit que ce ne soit que de l'indifférence. N'est-il pas vrai, Marinelli?

MARINELLI.

Assurément, assurément.

ORSINA, *d'un ton moqueur.*

Assurément? — O le sage, auquel on peut faire dire tout ce que l'on veut! — De l'indifférence à la place de l'amour? — Cela veut dire: rien à la place de quelque chose. Car apprenez, petit courtisan répétant tout ce qu'on lui dit,

apprenez d'un homme que l'indifférence est un mot vide de sens, un pur son auquel rien, absolument rien, ne correspond. L'âme n'a de l'indifférence que pour l'objet auquel elle ne songe pas, pour un objet qui n'en est pas un pour elle. Or n'avoir de l'indifférence que pour un objet qui n'en est pas un, — c'est tout comme n'avoir point d'indifférence du tout. — Ce raisonnement est-il au-dessus de ta portée, mortel ?

MARINELLI, *à part*.

O Ciel ! ce que je pressentais n'est que trop vrai.

ORSINA.

Que murmurez-vous là ?

MARINELLI.

Des paroles toutes d'admiration ! — Qui ne sait pas, Comtesse, que vous êtes une Femme Philosophe ?

ORSINA.

N'est-ce pas ? — Oui, oui ; je le suis. Mais ai-je laissé apercevoir en ce moment que je suis Femme Philosophe ? Aurais-je fait apercevoir plus d'une fois que je le suis ? Ah si ! Est-il alors surprenant que le Prince me méprise ? Comment un homme peut-il aimer une chose qui, en dépit de lui, veut aussi penser ? une femme qui pense est tout aussi hideuse qu'un homme qui se farde. La femme doit rire, toujours rire, afin de tenir en bonne humeur l'homme, le souverain maître de la création. — Eh bien, Marinelli, de quoi rirai-je en ce moment ? — Ah, oui ! du hasard qui voulut que j'écrivisse au Prince pour le prier de se rendre à Dosala, que le Prince ne lût pas ma lettre, et que pourtant il vînt à Dosala. Ha ! Ha ! Ha ! Vraiment un singulier hasard ! un hasard bien plaisant, bien comique ! — Et vous ne riez pas avec moi, Marinelli ? Le souverain maître de la création peut bien rire avec nous autres chétives créatures, bien qu'il ne nous soit pas permis de penser avec lui. —

(d'un ton sérieux et impératif.)

Riez donc !

MARINELLI.

Tout à l'heure, Comtesse, tout à l'heure !

ORSINA.

Bûche! Vous en laissez de la sorte échapper l'occasion. Non, non, ne riez plutôt pas. — Car voyez-vous, Marinelli,

(réfléchissante et avec émotion.)

— ce qui me fait rire de si bon coeur a aussi son côté sérieux — son côté très-sérieux, comme toutes les choses de ce monde. — Hasard, dites-vous? Ce serait un hasard que le Prince n'ait pas songé à me parler ici, et que pourtant il ne puisse se dispenser de me parler ici? Un hasard? — Croyez-moi, Marinelli, le mot hasard est un blasphème. Ici bas rien n'est un effet du hasard; — et encore moins ce dont l'intention saute si clairement aux yeux. — O divine Providence, pardonnez-moi d'avoir, conjointement avec ce niais pécheur, appelé hasard ce qui fut évidemment votre ouvrage, ce qui fut peut-être même votre oeuvre immédiate! —

(se tournant avec vivacité vers Marinelli.)

Et puis venez m'induire une seconde fois à un pareil sacrilège!

MARINELLI, à part.

Cela passe les bornes! — Mais, Comtesse —

ORSINA.

Oh silence! laissez-là votre mais. Les mais coûtent de la réflexion: — et ma tête! ma tête!

(se tenant le front avec la main.)

Faites, Marinelli, faites en sorte que je parle bientôt au Prince; autrement je pourrais ne plus en avoir la force. — Vous voyez, nous devons nous parler; il est indispensablement nécessaire que nous nous parlions. —

Scène IV.

LE PRINCE. ORSINA. MARINELLI.

LE PRINCE, *en sortant du cabinet, à part.*

Il faut que je vienne à son secours.

ORSINA, *l'apercevant balance si elle doit s'approcher de lui.*

Ha! Le voilà.

LE PRINCE,

passe à côté d'elle en traversant la salle pour entrer dans les autres chambres, sans s'arrêter en parlant.

Ah! notre belle Comtesse! — Combien je regrette, Madame, de ne pouvoir aujourd'hui profiter de l'honneur de votre visite! Je suis occupé. Je ne suis pas seul. — Une autrefois, ma chère Comtesse! une autrefois. Maintenant ne vous arrêtez pas plus long-temps. Pas plus long-temps, s'il vous plait. Quant à vous, Marinelli, je vous attends.

Scène V.

ORSINA. MARINELLI.

MARINELLI.

Eh bien, Comtesse, avez-vous maintenant entendu de lui-même ce que vous ne vouliez pas me croire?

ORSINA, *comme pétrifiée.*

L'ai-je entendu? l'ai-je effectivement entendu?

MARINELLI.

Très-positivement.

ORSINA, *avec émotion.*

„Je suis occupé. Je ne suis pas seul.“ Ne suis-je pas digne d'une meilleure excuse? Qui ne renvoie-t-on pas avec une telle excuse? Chaque importun, chaque mendiant. Pour moi plus un seul mensonge? pour moi plus le moindre petit mensonge? — Occupé? de quoi donc?

Pas seul? Qui serait donc chez lui? De grâce, Marinelli, par pure charité, cher Marinelli! dites-moi, à votre propre compte, un mensonge quelconque. Que vous coûte donc à vous un mensonge? — De quoi a-t-il à s'occuper? Qui est chez lui? — Dites-moi, dites-moi la première chose qui vous viendra sur le bout des lèvres, — et je m'en vais.

MARINELLI, *à part*.

À cette condition-là, je peux bien lui dire une partie de la vérité.

ORSINA.

Eh bien? vite, Marinelli; et je m'en vais. Le Prince d'ailleurs disait „*une autrefois, ma chère Comtesse!*“ N'est-il pas vrai? — Or pour qu'il me tienne parole, pour qu'il n'ait aucun prétexte de ne pas me tenir parole; vite, Marinelli, votre mensonge; et je m'en vais.

MARINELLI.

Le Prince, chère Comtesse, n'est probablement pas seul. Il y a des personnes chez lui qu'il ne peut pas quitter un seul instant; des personnes, qui viennent d'échapper d'un grand danger. Le Comte Appiani —

ORSINA.

— serait chez lui? — C'est dommage qu'ici il me faille vous surprendre en menterie. Vite un autre mensonge. — Car le Comte Appiani, si vous ne le savez pas encore, vient d'être tué par des brigands. Non loin de la ville j'ai rencontré la voiture avec sa dépouille mortelle. — Ou n'aurait-il pas été assassiné? Ne l'aurais-je que rêvé?

MARINELLI.

Le fait, malheureusement, n'est que trop vrai. Mais par bonheur les autres personnes qui étaient avec le Comte, savoir, sa fiancée, et la mère de celle-ci, avec lesquelles il voulait se rendre à Sabionetta pour y célébrer son mariage, se sont sauvées ici dans le château.

ORSINA.

Ces personnes-là sont chez le Prince? la fiancée et la mère de la fiancée? — La fiancée est-elle jolie?

MARINELLI.

Son malheur touche sensiblement le Prince.

ORSINA.

Et le toucherait aussi, je l'espère, la fiancée fut-elle même laide. Car son sort est affreux. — Pauvre bonne fille, au moment où il devait t'appartenir pour toujours, la mort vient te l'arracher pour jamais! — Qui est-elle cette fiancée? La connaissé-je? — Je suis depuis si long-temps absente de la ville que je ne sais plus ce qui s'y passe.

MARINELLI.

C'est Emilie Galotti.

ORSINA.

Qui? — Emilie Galotti? Emilie Galotti? — Marinelli! Que je ne prenne pas ce mensonge pour vérité!

MARINELLI.

Que voulez-vous dire?

ORSINA.

Emilie Galotti?

MARINELLI.

Que vous ne connaîtrez guère —

ORSINA.

Si fait! Si fait! Ne serait-ce même que d'aujourd'hui. — Sérieusement, Marinelli? Emilie Galotti? — Emilie Galotti serait la malheureuse fiancée que le Prince console?

MARINELLI, *à part.*

Lui en aurais-je déjà trop dit?

ORSINA.

Et le Comte Appiani fut celui qui devait épouser cette Emilie Galotti? le Comte Appiani qui vient d'être tué?

MARINELLI.

Il n'en est pas autrement.

ORSINA.

Bravo! o bravo! bravo!

(battant des mains.)

MARINELLI.

Comment cela?

ORSINA.

Je voudrais pouvoir embrasser le démon infernal qui l'a induit à cela!

MARINELLI.

Induit? qui? et à quoi?

ORSINA.

Oui, l'embrasser, l'embrasser, ce démon le fussiez-vous, vous-même, Marinelli.

MARINELLI.

Comtesse!

ORSINA.

Approchez! Regardez-moi! fixement! face à face!

MARINELLI.

Eh bien?

ORSINA.

Ne savez-vous pas ce que je pense?

MARINELLI.

Comment le pourrai-je?

ORSINA.

N'avez-vous point trempé là-dedans?

MARINELLI.

Dans quoi?

ORSINA.

Jurez! — Non, ne jurez pas. Vous commettriez un péché de plus. — Ou bien, oui: jurez seulement. Un péché de plus ou de moins pour un damné, qu'importe-t-il? — N'avez-vous point trempé là-dedans?

MARINELLI.

Vous m'effrayez, Comtesse.

ORSINA.

Vraiment? — Eh bien, Marinelli, votre bon coeur ne soupçonne-t-il pareillement rien?

MARINELLI

Quoi? à quel sujet?

ORSINA.

Bon! — je veux donc vous confier quelque chose; — quelque chose qui vous fera dresser les cheveux. — Mais ici, si près de la porte, quelqu'un pourrait nous entendre. Venez ici. — Et!

(en mettant le doigt sur la bouche.)

Écoutez! en grand secret! dans le dernier secret!

(approchant sa bouche de son oreille comme pour lui parler à voix basse, mais lui criant de toutes ses forces.)

Le Prince est un assassin!

MARINELLI.

Comtesse! — Comtesse — avez-vous donc tout-à-fait perdu l'esprit?

ORSINA.

Perdu l'esprit? Ha, ha, ha!

(riant à gorge déployée.)

Je n'ai été que rarement, je n'ai jamais été aussi satisfaite de mon esprit qu'en ce moment même. — Décidément, Marinelli; mais cela reste entre nous —

(à voix basse.)

— le Prince est un assassin! assassin du Comte Appiani!
— Celui-ci a été assassiné par les complices du Prince, a été assassiné par le Prince.

MARINELLI.

Comment pouvez-vous avancer une pareille abomination? comment peut-elle vous venir à l'esprit?

ORSINA.

Comment? — Très-naturellement. Ce matin, dans le porche de l'Église des Dominicains, le Prince a conversé longuement avec cette Emilie Galotti qui est ici chez lui, et dont le fiancé fut obligé de décamper en si grande hâte d'ici-bas. C'est-ce que je sais positivement; c'est-ce que mes agens secrets ont vu. Ils ont aussi entendu ce que le Prince lui a dit. — Eh bien, mon bon Monsieur, ai-je perdu l'esprit? Je combine encore assez judicieusement, je pense, les choses qui s'allient ensemble. — Ou cela aussi ne coïncide-t-il que fortuitement? Cela aussi ne vous semble-t-il qu'un pur effet du hasard? O Marinelli, alors

vous vous entendez à la méchanceté humaine aussi peu qu'à la prévoyance.

MARINELLI.

Comtesse, vous attireriez sur vous toute la rigueur des lois —

ORSINA.

Si je disais cela à plusieurs personnes? — Tant mieux, tant mieux! — Demain je veux le proclamer au marché. — Et quiconque me contredit, quiconque me contredit a été complice de l'assassin. Adieu.

Au moment où elle veut se retirer, elle rencontre à la porte le vieux Galotti qui entre à la hâte.)

Scène VI.

ODOARDO GALOTTI. LA COMTESSE. MARINELLI.

ODOARDO.

Pardonnez, Madame —

ORSINA.

Ici je n'ai rien à pardonner, car ici je n'ai rien à prendre en mauvaise part. Adressez-vous à ce Monsieur!

(le renvoyant à Marinelli.)

MARINELLI, en l'apercevant, à part.

O comble de disgrâce! le père!

ODOARDO.

Pardonnez, Monsieur, à l'extrême consternation d'un père s'il entre sans se faire annoncer.

ORSINA.

Père?

(Elle retourne sur ses pas.)

Celui d'Emilie, sans doute. — Ha, qu'il soit le bienvenu!

ODOARDO.

On me prévint qu'ici dans les environs les miens étaient

tombés dans un danger. Je me hâte de me rendre sur les lieux, et j'apprends que le Comte Appiani a été blessé, qu'il est retourné en ville, et que ma femme et ma fille se sont sauvées ici dans le château. Où sont-elles, Monsieur, où sont-elles ?

MARINELLI.

Rassurez-vous, Monsieur le Colonel. Aucun malheur n'est arrivé ni à votre épouse ni à votre fille; elles en sont quittes pour la frayeur. L'une et l'autre se portent bien. Le Prince est auprès d'elles. Je vais de ce pas vous annoncer.

ODOARDO.

Annoncer ? pourquoi préalablement annoncer ?

MARINELLI.

Pour — pour des raisons de convenance. Vous savez, Colonel, sur quel pied vous êtes avec le Prince. Vos relations ensemble ne sont pas des plus amicales. Quelque gracieux que le Prince se montre envers votre épouse et votre fille — ce sont des Dames — votre présence inattendue en sera-t-elle pour cela de son gré ?

ODOARDO.

Vous avez raison, Monsieur, vous avez raison.

MARINELLI.

Mais, Comtesse, puis-je au préalable avoir l'honneur de vous conduire à votre voiture ?

ORSINA.

Non, non.

MARINELLI, *lui saisissant un peu rudement la main.*

Permettez que je fasse mon devoir —

ORSINA.

Doucement, Monsieur ! Je vous dispense de la peine. — Que les gens de votre classe ne puissent jamais s'empêcher de faire de la politesse un devoir, afin de pouvoir ne s'acquitter qu'en passant de ce qui constituerait proprement leur devoir ! — En ce moment votre devoir est d'annoncer au plutôt ce brave et digne homme.

MARINELLI.

Oubliez-vous ce que le Prince lui-même vous a ordonné?

ORSINA.

Qu'il vienne, et qu'il me l'ordonne une seconde fois. Je l'attends.

MARINELLI, *à voix basse au Colonel qu'il tire à l'écart.*

Monsieur, il faut que je vous laisse ici seul avec une Dame — dont l'esprit, dont le cerveau — vous me comprenez. Je vous dis cela afin que vous sachiez ce que vous avez à penser de ses discours; elle en tient parfois de fort étranges. Le mieux serait de ne vous engager avec elle dans aucun entretien.

ODOARDO.

C'est bon, Monsieur. Allez seulement et annoncez - moi.

Scène VII.

LA COMTESSE ORSINA. ODOARDO GALOTTI.

ORSINA,

après quelques momens de silence pendant lesquels elle considère le Colonel d'un air de compassion, de même que lui jette sur elle de légers regards de curiosité.

Quoiqu'il vous ait dit là, homme infortuné! —

ODOARDO, *moitié à part, moitié s'adressant à elle.*

Infortuné?

ORSINA.

À coup sûr, ce ne fut pas une vérité; — encore moins une des vérités qui vous attendent.

ODOARDO.

Qui m'attendent? — N'en sais-je pas déjà assez? — Madame! — Mais parlez seulement, parlez toujours.

ORSINA.

Vous ne savez rien.

ODOARDO.

Rien?

ORSINA.

Bon et excellent père! — Que ne donnerais-je pas pour que vous fussiez pareillement mon père! — Pardonnez! les personnes malheureuses s'attachent si volontiers les unes aux autres. — Je partagerais fidèlement avec vous douleur et fureur.

ODOARDO.

Douleur et fureur? Madame! — Mais j'oublie — Parlez seulement.

ORSINA.

Si, de plus, c'était votre fille unique. — Votre unique enfant! — À la vérité, unique, ou non. L'enfant malheureux est toujours aussi l'enfant unique.

ODOARDO.

L'enfant malheureux? — Madame! Que puis-je vouloir d'elle? — Mais en conscience ce n'est pas là le langage d'une insensée.

ORSINA.

D'une insensée? Voilà donc ce qu'il vous confia touchant moi? — Eh bien, ce pourrait aisément ne pas être un de ses plus grands mensonges. — Je sens quelque chose d'approchant! Et croyez-moi, croyez-moi, celui auquel de certaines choses ne font pas perdre la raison, n'a point de raison à perdre. —

ODOARDO.

Que dois-je penser?

ORSINA.

Ne me méprisez donc pas! — Car vous aussi vous avez de la raison, mon vieil ami; vous aussi. — Je vois cela à cet air décidé, à cet air vénérable. Vous aussi vous avez de la raison; mais il ne m'en coûte qu'un mot, et vous n'en avez plus.

ODOARDO.

Madame! — Madame! Je n'en ai déjà plus avant même que vous me disiez ce mot, si vous tardez plus long-temps de me le dire. — Dites-le! dites-le! ou vous n'êtes pas de cette bonne espèce d'insensées laquelle est si digne de notre compassion et de notre estime. — Vous

n'êtes qu'une folle très-ordinaire. Vous n'avez point ce que vous n'avez jamais eu.

ORSINA.

Eh bien, faites attention! — Que savez-vous, vous qui voulez en savoir déjà assez? Qu'Appiani a été blessé? seulement blessé? — Appiani est mort!

ODOARDO.

Mort? mort? — Ha, Madame, ceci est contre la convention. Vous voulez me faire perdre la raison, et vous me déchirez le coeur.

ORSINA.

Ceci je ne vous le dis qu'en passant. — Je continue. — Le fiancé est mort; et la fiancée — votre fille — est pire que morte.

ODOARDO.

Pire? pire que morte? — Mais pourtant en même temps morte pareillement? — Car je ne connois qu'une chose qui fut pire —

ORSINA.

Non, bon et excellent père, non! point en même temps morte pareillement. — Elle vit, elle vit. Elle ne commencera à vivre qu'à présent. Elle coulera une vie pleine de délices, la vie la plus belle, la plus joyeuse, la plus faïnante, tant que cela durera.

ODOARDO.

De grâce, Madame, le mot, l'unique mot qui doit me faire perdre la raison; dites-le! Ne versez pas votre goutte de poison dans un seau. — L'unique mot! promptement!

ORSINA.

Eh bien tenez, épelez-le! — Ce matin le Prince parla à votre fille à la messe; cette après-midi il l'a dans son château de plaisance.

ODOARDO.

Il lui parla à la messe? Le Prince parla à ma fille?

ORSINA.

Avec une familiarité! avec une chaleur! — Ils n'avaient pas à convenir ensemble de choses de peu d'importance.

Et c'est très-bon que cela fut convenu ; très-bon que votre fille se soit sauvée ici de son plein gré ! Voyez-vous ; alors pour le moins ce n'est pas un rapt exécuté de vive force ; ce n'est simplement qu'un petit — qu'un petit assassinat.

ODOARDO.

Calomnie ! infâme calomnie ! Je connais ma fille. Si c'est assassinat : c'est aussi rapt. —

(Il regarde d'un air égaré autour de soi trépignant et écumant de colère.)

Eh bien, Claudine ? eh bien, petite mère ? n'avons-nous pas éprouvé bien de la satisfaction ! O le gracieux Prince ! o l'insigne honneur !

ORSINA.

Cela opère-t-il, mon vieil ami ? cela opère-t-il ?

ODOARDO.

Me voilà devant la caverne du brigand !

(déployant de deux côtés son habit et se voyant sans armes.)

C'est un miracle que dans ma hâte je n'aie pas pareillement oublié de prendre avec moi mes mains !

(fouillant dans toutes ses poches comme s'il cherchait quelque chose.)

Rien ! absolument rien ! nulle part !

ORSINA.

Ha, je comprends ! — J'ai ce que vous cherchez. —
— J'en ai apporté un.

(tirant un poignard.)

Tenez, prenez vite, avant que quelqu'un nous aperçoive ! J'aurais outre cela un peu de — poison. Mais le poison n'est que pour nous autres femmes, et non pas pour les hommes. — Prenez-le !

(Elle le force de le prendre.)

Prenez !

ODOARDO.

Merci, merci. — Chère enfant, quiconque me répète que tu es une insensée aura affaire à moi.

ORSINA.

Cachez-le ! cachez-le promptement. L'occasion d'en faire usage m'est refusée. À vous elle ne manquera pas,

et vous saisissez la première, la plus favorable, si vous êtes homme. — Je ne suis qu'une femme: mais voilà comme je vins ici! Fermement résolue! Nous, mon vieil ami, nous pouvons mutuellement nous tout confier. Car nous sommes offensés l'un et l'autre; offensés par le même séducteur. Ah, si vous saviez à quel point j'ai été outragée par lui, à quel point je le suis encore, vous pourriez oublier vos propres offenses. — Me connaissez-vous? Je suis la Comtesse Orsina, l'Orsina trompée et abandonnée. — À la vérité, abandonnée peut-être uniquement pour votre fille, mais est-ce la faute de votre fille? — Tôt ou tard elle aussi sera abandonnée. — Et après elle une autre! — Et puis encore une autre! —

(comme tombant en extase.)

O divine fiction! o belle conception de l'imagination, si nous autres abandonnées nous étions transformées en toute une légion de Bacchantes ou de Furies, que nous déchirassions le traître, que nous le mutilassions, que nous fouillassions dans ses entrailles pour trouver, pour arracher, pour dévorer le cœur qu'il promet à toutes, et qu'il ne donna à aucune! Ah ce serait là une danse! ce serait là une danse!

Scène VIII.

CLAUDINE GALOTTI. LES PRÉCÉDENS.

CLAUDINE,

qui en entrant regarde autour d'elle et apercevant son mari vole vers lui.

Deviné! — Ah, notre protecteur, notre sauveur! Es-tu là, Odoardo? es-tu là? — De sa chuchoterie, de ses mines j'ai conclu que tu étais ici. — Que te dirai-je si tu ne sais encore rien? — Que te dirai-je si tu sais déjà tout? — Mais nous sommes innocentes. Je suis innocente. Ta fille est innocente. Innocente, sous tous les rapports innocente.

ODOARDO, *qui en apercevant sa femme a cherché à se composer.*

Bon, bon. Sois seulement tranquille, — et réponds-moi.

(à Orsina.)

Non pas, Madame, que je doutasse encore. — Le Comte est-il mort ?

CLAUDINE.

Mort.

ODOARDO.

Est-il vrai que le Prince a parlé à Emilie ce matin à la messe ?

CLAUDINE.

Oui. Mais si tu savais quelle frayeur cela lui a causé ; dans quelle consternation elle était lorsqu'elle rentra chez elle —

ORSINA.

Eh bien ? ai-je menti ?

ODOARDO, *riant amèrement.*

Je ne voudrais pas non plus que vous eussiez menti. Pour combien je ne le voudrais pas !

ORSINA.

Suis-je frappée d'aliénation mentale ?

ODOARDO, *allant et venant avec agitation.*

O, — ni moi non plus je ne le suis pas encore.

CLAUDINE.

Tu m'enjoignis d'être tranquille. — Mon cher, puis-je à mon tour te prier —

ODOARDO.

Que veux-tu ? Ne suis-je pas tranquille ? peut-on être plus calme que je ne le suis ?

(se contraignant.)

Emilie sait-elle qu' Appiani est mort ?

CLAUDINE.

Elle ne peut pas le savoir. Mais je crains qu'elle ne s'en doute ; parcequ'il ne paraît pas.

ODOARDO.

Et elle se lamente ? elle gémit ?

CLAUDINE.

Plus. — Cela s'est passé, suivant son habitude que tu

connais. Elle est à la fois la plus craintive et la plus décidée de notre sexe. Jamais maîtresse de ses premières impressions, mais après la moindre réflexion, se conformante à chaque situation, et préparée à tout événement. Elle tient le Prince à distance, et lui parle d'un ton — Fais seulement ensorte, Odoardo, que nous nous éloignons d'ici !

ODOARDO.

Je suis venu à cheval. — Que faire ? — Toutefois, Madame, ne vous en retournez-vous pas en voiture à la ville ?

ORSINA.

Assurément.

ODOARDO.

Auriez-vous bien la complaisance de prendre ma femme avec vous ?

ORSINA.

Pourquoi pas ? très-volontiers.

ODOARDO.

Claudine, —

(lui faisant connaître la Comtesse.)

— la Comtesse Orsina ; une dame de beaucoup de raison ; mon amie, ma bienfaitrice. — Il faut que tu rentres en ville avec elle, afin de nous envoyer sur le champ la voiture. Emilie ne doit plus retourner à Guastalla. Elle doit rester avec moi.

CLAUDINE.

Mais — si seulement — Je me sépare à regret de l'enfant.

ODOARDO.

Le père ne reste-t-il pas auprès d'elle ? On finira pourtant par l'abandonner. Point d'objection ! — Venez, Madame.

(à voix basse.)

Vous entendrez parler de moi. — Viens, Claudine.

(Il l'emmène.)

Acte Cinquième.

MEME LIEU DE LA SCENE.

Scène I.

MARINELLI. LE PRINCE.

MARINELLI.

Ici, mon Prince, de cette fenêtre-ci vous pouvez le voir. Il va et vient le long de l'arcade. En ce moment il enfile l'allée qui conduit au château; il vient. — Non, il rebrousse chemin. Il n'est pas encore tout-à-fait d'accord avec lui-même. Mais il est de beaucoup plus calme, ou du moins semble l'être. Peu nous importe! — Naturellement! Quelque soit ce que les deux femmes lui ont mis en tête, osera-t-il hasarder de le manifester? — Suivant ce que Battista lui a entendu dire, sa femme doit lui envoyer sur le champ la voiture. Car il est venu à cheval. — Quand il paraîtra maintenant devant vous, vous verrez, mon Prince, qu'il se mettra très-humblement à vos pieds, en vous témoignant sa plus profonde reconnaissance de la gracieuse protection que sa famille a trouvée ici à l'occasion de cette affligeante mésaventure. Il se recommandera, lui et sa fille, à vos bonnes grâces ultérieures, et ramènera tranquillement son Emilie en ville, attendant avec la soumission la plus respectueuse quel intérêt ultérieur vous daignerez prendre à sa chère et malheureuse enfant.

LE PRINCE.

Si pourtant il n'était pas si traitable? et il ne le sera guère. Je le connais trop bien. — Si tout au plus rongéant son frein, il étouffait son soupçon, mais qu'au lieu de ramener sa fille en ville, il la prît avec soi? la gardât chez lui, ou qui pis est, l'enfermât dans un cloître en dehors de mon territoire? Où en serions-nous alors?

MARINELLI.

L'amour dans son appréhension voit loin; il faut en convenir. Espérons que le père ne fera point ce que vous craignez.

LE PRINCE.

Si pourtant il agissait de la sorte, que ferions-nous? À quoi dès lors la mort du malheureux Comte nous servirait-elle?

MARINELLI.

Pourquoi ce sinistre coup d'oeil dans l'avenir? En avant, se dit le vainqueur, tombe à ses côtés qui voudra, ami ou ennemi! — Et quand même! quand même l'envieux vieillard roulerait dans son esprit le dessein que vous lui supposez, mon Prince, —

(réfléchissant.)

Oui cela ira! j'ai trouvé un expédient! — Je réponds qu'il n'exécutera pas son dessein. Décidément pas! — Mais ne le perdons pas de vue! —

(Il se met de nouveau à la fenêtre.)

Il a manqué nous surprendre! Il vient. — Evitons-le encore; et veuillez premièrement écouter, mon Prince, ce que nous devons faire si ce que vous craignez arrivait.

LE PRINCE, *d'un ton menaçant.*

Eh bien, Marinelli! —

MARINELLI.

La chose la plus innocente du monde!

Scène II.

ODOARDO GALOTTI.

Personne encore ici? — Bon; je dois me calmer encore plus. C'est bien heureux pour moi. — Rien de plus méprisable qu'un homme à cheveux gris qui a toute la fougue et l'impétuosité de la jeunesse. Je me le suis dit si souvent. Et pourtant je me suis laissé entraîner: et par qui? par une femme jalouse, par une folle de jalousie. — Qu'a de commun la vertu outragée avec la vengeance du vice? Je n'ai à sauver que celle-là. — Quant à toi, mon fils! mon fils! — Je n'ai jamais pu pleurer, et je ne veux pas l'apprendre à présent seulement — ce sera tout un autre qui prendra ta cause en main, et qui en fera la sienne! Ma tâche est uniquement celle d'empêcher que ton assassin ne jouisse du fruit de son forfait. — Que ceci soit pour lui un plus grand supplice que le crime même dont il s'est souillé. Quand alors tôt ou tard la satiété et le dégoût le pousseront à se plonger d'une volupté dans l'autre; que le souvenir de n'avoir pu contenter cette seule-ci lui empoisonne la jouissance de toutes les autres! Que dans tous ses songes il aperçoive le fiancé couvert de sang conduisant au chevet de son lit la fiancée; et si néanmoins le traître tend à celle-ci ses bras voluptueux, qu'il entende tout-à-coup les huées et les risées de l'enfer, et qu'il se réveille!

Scène III.

MARINELLI. ODOARDO GALOTTI.

MARINELLI.

Où restiez-vous, Monsieur? où restiez-vous?

ODOARDO.

Ma fille a-t-elle été ici?

MARINELLI.

Elle pas, mais le Prince.

ODOARDO.

Qu'il me pardonne. — J'ai accompagné la Comtesse.

MARINELLI.

Eh bien ?

ODOARDO.

La bonne dame !

MARINELLI.

Et votre épouse ?

ODOARDO.

Est allée avec la Comtesse ; — pour nous envoyer sur le champ la voiture. Que jusques-là le Prince me permette de rester encore ici avec ma fille.

MARINELLI.

À quoi bon toutes ces cérémonies ? Le Prince ne se serait-il pas fait un plaisir de reconduire lui-même en ville la mère et la fille ?

ODOARDO.

La fille pour le moins se serait vue obligée de refuser cet honneur.

MARINELLI.

Pourquoi cela ?

ODOARDO.

Elle ne doit plus retourner à Guastalla.

MARINELLI.

Non ? et pour quel motif ?

ODOARDO.

Le Comte est mort.

MARINELLI.

Raison de plus —

ODOARDO.

Elle restera avec moi.

MARINELLI.

Avec vous ?

ODOARDO.

Avec moi. Je vous le répète, le Comte est mort. — Si vous ne le savez pas encore. — Que ferait-elle donc maintenant à Guastalla? — Je la garderai chez moi.

MARINELLI.

Sans doute le futur séjour de la fille dépendra uniquement de la volonté du père. Seulement pour le moment —

ODOARDO.

Quoi pour le moment?

MARINELLI.

Il vous faudra bien permettre, Monsieur le Colonel, qu'elle soit conduite à Guastalla.

ODOARDO.

Ma fille? conduite à Guastalla? et pourquoi?

MARINELLI.

Pourquoi? Considérez donc —

ODOARDO, s'emportant.

Considérer! considérer! Je considère qu'il n'y a rien à considérer ici. Il faut qu'elle reste chez moi. Je le veux.

MARINELLI.

O Monsieur — qu'avons-nous besoin de nous emporter à ce sujet? Il se peut que je me trompe: et que ce qui me semble nécessaire ne le soit pas. — Le Prince saura le mieux en juger. Que le Prince décide. Je m'en vais le chercher.

Scène IV.

ODOARDO GALOTTI.

Comment? — Jamais! — Me prescrire où elle doit aller? — Me la retenir? — Qui veut cela? qui ose cela? — Celui qui ose faire ici tout ce qu'il veut? Bon, bon, il verra pour lors ce dont je suis capable, bien que je ne l'osasse point! Tyran à courte vue! Je saurai bien te tenir tête. Quiconque ne respecte aucune loi est tout aussi

puissant que celui qui n'a aucune loi à observer. L'ignores-tu? viens, je te défie! — Encore, encore la colère qui m'entraîne et qui me trouble l'esprit. — Quel est mon dessein? Il faut pourtant qu'au préalable le fait au sujet duquel je m'emporte se réalise. Que ne dégoise pas un lâche courtisan! Et pourquoi ne l'avoir pas laissé dégoiser? pourquoi n'avoir pas entendu ses raisons pour lesquelles elle doit être renvoyée à Guastalla? — J'eusse pu en ce moment me préparer à y répondre. — À la vérité, quelles seraient les raisons auxquelles je ne puisse répondre? — S'il arrivait qu'il me manquât une réponse; s'il arrivait — On vient. Du calme, du calme!

Scène V.

LE PRINCE. MARINELLI. ODOARDO GALOTTI.

LE PRINCE.

Ah, mon cher, mon brave Galotti. Aussi ne fallait-il rien moins qu'un pareil événement pour que j'eusse le plaisir de vous voir chez moi. Autrement vous ne viendriez pas. Mais point de reproches!

ODOARDO.

Mon Prince, je suis du sentiment que dans tous les cas il est inconvenant de chercher à s'introduire chez son Souverain. Le Prince fera bien de lui-même appeler celui qu'il connaît et dont il a besoin. Même en ce moment je demande pardon —

LE PRINCE.

À combien de gens je souhaiterais cette noble et fière modestie! — Mais venons au fait. Vous brûlez sans doute de voir votre fille. L'éloignement soudain d'une si tendre mère est pour elle un nouveau sujet d'inquiétude. — À quoi bon aussi cet éloignement? J'attendais uniquement que l'aimable Emilie fut tout-à-fait revenue à elle pour les ramener toutes les deux en triomphe à la ville. Vous m'avez gâté de moitié ce triomphe, mais je ne m'en laisserai pas priver entièrement.

ODOARDO.

C'est trop d'honneur! — Permettez, mon Prince, que j'épargne à ma malheureuse fille toutes les mortifications que l'amitié et l'inimitié, la compassion et la joie maligne lui préparent à Guastalla.

LE PRINCE.

Il serait cruel de la priver des douces mortifications de l'amitié et de la compassion. Quant à celles qui proviennent de l'inimitié et de la joie maligne; laissez-moi, mon cher Galotti, le soin d'empêcher que votre fille ne reçoive de telles mortifications.

ODOARDO.

Mon Prince, l'amour paternel n'aime pas à partager sa sollicitude avec autrui. — Je sais, je pense, ce qui convient uniquement à ma fille dans les circonstances actuelles où elle se trouve. — Éloignement du monde; — un cloître, — le plus tôt sera le mieux.

LE PRINCE.

Un cloître?

ODOARDO.

Jusques-là, qu'elle pleure sous les yeux de son père.

LE PRINCE.

Tant de beauté doit-elle être condamnée à se faner dans un cloître? — Une seule espérance déçue peut-elle être une raison suffisante de prendre si irréconciliablement le monde en aversion? — Mais sans doute: personne n'a droit de contredire le père. Conduisez votre fille, où vous voudrez, Galotti.

ODOARDO, à *Marinelli*.

Eh bien, Monsieur?

MARINELLI.

Si vous me provoquez même! —

ODOARDO.

O nullement, nullement.

LE PRINCE.

Qu'avez-vous ensemble?

ODOARDO.

Rien, mon Prince, rien. — Nous délibérons seulement en nous mêmes lequel de nous deux s'est trompé sur votre compte.

LE PRINCE.

Comment cela? — Parlez, Marinelli.

MARINELLI.

Je regrette amèrement de m'opposer à la grâce de mon Prince. Mais quand l'amitié me fait une loi d'implorer avant toutes choses la justice du Prince, et non pas sa clémence —

LE PRINCE.

De quelle amitié parlez-vous? —

MARINELLI.

Vous savez, mon Prince, combien j'aimais le Comte Apiani; combien nos ames paraissaient être en quelque sorte identifiées l'une avec l'autre.

ODOARDO.

C'est ce que vous savez, mon Prince? Alors vous êtes le seul qui le sachiez.

MARINELLI.

Chargé par lui-même de le venger —

ODOARDO.

Vous?

MARINELLI.

Demandez à votre épouse. Marinelli, le nom Marinelli fut le dernier mot du Comte mourant: mot qu'il proféra d'un ton! d'un ton! Que ce terrible ton me retentisse éternellement dans l'oreille, si je ne mets pas tous mes soins à découvrir et à faire punir les assassins de mon malheureux ami!

LE PRINCE.

Comptez sur ma plus active coopération.

ODOARDO.

Et pour ma part, sur mes vœux les plus ardents. Mais et puis? quoi outre cela?

LE PRINCE.

C'est ce que je demande, Marinelli.

MARINELLI.

On soupçonne que ce ne furent point des brigands qui assaillirent le Comte.

ODOARDO, *d'un ton moqueur.*

Non ? vraiment pas ?

MARINELLI.

Qu'un rival l'a fait assassiner.

ODOARDO, *amèrement.*

Hé ! un rival ?

MARINELLI.

Oui, un rival.

ODOARDO.

Eh bien, — que Dieu damne l'infâme scélérat !

MARINELLI.

Un rival, dis-je, et un rival favorisé —

ODOARDO.

Quoi ? un rival favorisé ? — Que dites-vous là ?

MARINELLI.

Rien que ce que répand la voix publique.

ODOARDO.

Un rival favorisé ? favorisé par ma fille ?

MARINELLI.

Cela n'est décidément pas le cas. Cela ne saurait être. C'est ce que je nierais en dépit de vous-même. — Mais malgré tout cela, mon Prince, — car le préjugé le plus fondé pèse autant que rien dans la balance de la justice — malgré tout cela, dis-je, on ne pourra pourtant pas s'empêcher d'interroger là-dessus la belle infortunée.

LE PRINCE.

Oui, sans doute.

MARINELLI.

Et où, dans quel endroit, pourrait-on procéder à cet interrogatoire plus convenablement qu'à Guastalla ?

LE PRINCE.

Vous avez raison, Marinelli, vous avez raison. — Oui, ceci change l'affaire, mon cher Galotti. N'est-il pas vrai? Vous voyez vous-même —

ODOARDO.

O oui, je vois — Je vois, ce que je vois. — Dieu! Dieu!

LE PRINCE.

Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous tombe dans l'esprit?

ODOARDO.

De n'avoir pas prévu, ce que je vois là; voilà ce qui me fâche: rien que cela. — Eh bien oui; elle retournera à Guastalla. Je veux la ramener chez sa mère: et moi-même je ne quitterai pas Guastalla avant que l'enquête la plus rigoureuse ne l'ait absoute. Car que sait-on,

(en riant amèrement.)

— que sait-on, si la justice ne trouvera pas nécessaire de me faire subir pareillement un interrogatoire.

MARINELLI.

Cela serait très-possible! en pareils cas la justice fait plutôt trop, que trop peu. — Voilà pourquoi je crains même —

LE PRINCE.

Quoi? que craignez-vous?

MARINELLI.

Que pour le moment on ne puisse pas permettre que la mère et la fille se parlent.

ODOARDO.

Ne pas permettre qu'elles se parlent?

MARINELLI.

Que l'on ne soit obligé de séparer la mère et la fille.

ODOARDO.

Séparer la mère et la fille?

MARINELLI.

La mère et la fille et le père. Les formalités de l'in-

terrogatoire exigent absolument cette précaution. Et je suis fâché, mon Prince, d'être obligé de demander formellement que pour le moins Emilie soit mise sous une garde particulière.

ODOARDO.

Sous une garde particulière? — Prince! Prince! —
— Mais oui; sans doute, sans doute! Très-juste: sous une garde particulière! N'est-ce pas, Prince? n'est-ce pas?
— O comme la justice est fine! C'est parfaitement imaginé!

(Il fouille promptement dans la poche où il a mis le poignard.)

LE PRINCE, s'approchant de lui d'un ton flatteur.

Rassurez-vous, mon cher Galotti —

ODOARDO, à part en retirant vide la main de sa poche.

C'est son ange tutélaire qui lui a inspiré cette parole!

LE PRINCE.

Vous êtes dans l'erreur; vous ne le comprenez pas. Au mot garde vous songez peut-être à prison et cachot.

ODOARDO.

Laissez-moi y songer: et je suis tranquille.

LE PRINCE.

Pas un mot de prison, Marinelli! Ici la rigueur des loix se laisse aisément concilier avec la vertu sans tache. S'il importe qu'Emilie soit mise sous une garde particulière: j'en connais déjà une qui sera la plus convenable. C'est la maison de mon Chancelier. — Point d'objection, Marinelli! — Là je veux la conduire moi-même, et la confier à la surveillance d'une des plus estimables dames. Celle-ci me répondra d'elle. — Vous allez trop loin, Marinelli, vraiment trop loin, si vous exigez plus. — Vous connaissez pourtant, Galotti, mon Chancelier Grimaldi, et son épouse?

ODOARDO.

Pourquoi ne les connaîtrais-je pas? Je connais même les aimables filles de ce noble couple. Qui ne les connaît pas?

(à Marinelli.)

Non, Monsieur, ne consentez point à cela. S'il importe qu'Emilie soit gardée, qu'elle le soit dans le plus noir ca-

chot. Insistez là-dessus, je vous en supplie. — Insensé que je suis! vieux fou que je suis, de faire une telle supplication! Oui, oui, elle a bien raison la bonne Sibylle: quiconque ne perd pas la raison au sujet de certaines choses, n'a point de raison à perdre.

LE PRINCE.

Je ne vous comprends pas. — Mon cher Galotti, que puis-je faire de plus? — Laissez-nous en demeurer là, je vous en prie. — Oui, dans la maison de mon Chancelier! là nous l'enverrons; là je la conduirai moi-même; et si on ne la traite pas là avec le plus grand respect, ma parole n'a rien valu. Mais ne craignez rien. — Ainsi, tenons-nous en là! — Quant à vous-même, Galotti, vous pouvez en user comme il vous plaira. Vous pouvez nous suivre à Guastalla; vous pouvez retourner à Sabionetta, comme vous le jugerez à propos. Il serait ridicule de vouloir vous prescrire à cet égard quoi que ce soit. Et maintenant au revoir, cher Galotti! — Venez, Marinelli; il se fait tard.

ODOARDO, *qui pendant ce temps était resté absorbé dans ses réflexions.*

Comment? il me sera donc tout-à-fait refusé de parler à ma fille? Même ici? Vous me voyez donc condescendre à tout: vous me voyez donc applaudir à la haute sagesse de tous vos arrangemens. La maison d'un Chancelier est naturellement un asile de la vertu. O, mon Prince, ne manquez pas d'y envoyer ma fille; pas autre-part que là. — Mais auparavant je voudrais pourtant bien lui parler. Elle ignore encore la mort du Comte; il faut que je la prépare à cette funeste nouvelle. De plus, elle ne concevra pas pourquoi on la sépare de ses parens. Il faut que je la tranquillise à ce sujet. Il est donc indispensablement nécessaire que je lui parle, mon Prince.

LE PRINCE.

Eh bien venez —

ODOARDO.

O, la fille peut bien aussi se rendre auprès de son père. — Ici, tête à tête, j'aurai bientôt terminé avec elle. Envoyez-la moi seulement, mon Prince.

LE PRINCE.

Eh bien, soit! — O Galotti, si vous vouliez être mon ami, mon guide, mon père.

(*Le Prince s'en va avec Marinelli.*)

Scène VI.

ODOARDO GALOTTI, *le suivant des yeux; après une pause.*

Pourquoi pas? — De tout mon coeur. — Ha! ha! ha!

(jetant des regards farouches autour de soi.)

Qui rit là? Je crois, ma foi, que ce fut moi-même. — C'est très-bien! Allons gai, gai. Le drame est sur le point de se terminer. D'une manière ou d'autre! — Mais —

(Pause.)

— si elle s'entendait avec lui! Si c'était la farce de tous les jours! Si elle ne méritait pas ce que je veux faire pour elle!

(Pause.)

Faire pour elle? — Que veux-je donc faire pour elle? Ai-je le courage de me le dire? — Je pense là à quelque chose, à quelque chose qui ne se laisse que penser. Ah, je frémis d'horreur! Vite, éloignons-nous d'ici! Je ne veux pas l'attendre. Non! —

(vers le Ciel.)

Que celui qui l'a précipitée innocente dans l'abîme, l'en retire. Qu'a-t-il besoin pour cela de ma main? Partons!

(Il veut s'en aller et voit venir sa fille.)

Ah, c'est trop tard! il veut se servir de ma main; il le veut!

Scène VII.

EMILIE. ODOARDO.

EMILIE.

Comment? vous ici, mon père? — Et tout seul? — Et ma mère? pas ici? — Et le Comte? pas ici? — Et vous si agité, mon père?

ODOARDO.

Et toi si tranquille, ma fille? —

EMILIE.

Pourquoi pas, mon père? — Ou rien n'est perdu: ou tout est perdu. Pouvoir être tranquille, et devoir l'être, n'est-ce pas la même chose?

ODOARDO.

Mais que penses-tu que ce soit le cas?

EMILIE.

Que tout est perdu; — et que nous sommes bien forcés d'être tranquilles, mon père.

ODOARDO.

Et tu serais tranquille parce que tu es forcée de l'être? — Qui es-tu? une jeune fille? et ma fille? Tu ferais donc rougir l'homme? tu ferais donc rougir ton père? — Mais voyons un peu ce que tu entends par: tout est perdu? — que le Comte est mort?

EMILIE.

Et pour quelle raison il est mort! pour quelle raison! Ha, il est donc vrai, mon père? elle est donc vraie toute cette horrible histoire que j'ai lue dans l'oeil humide et égaré de ma mère? Où donc est ma mère? où est-elle allée, mon père?

ODOARDO.

Elle a pris le devant; — supposé que nous la suivions.

EMILIE.

Le plus tôt que se pourra. Car si le Comte est mort; s'il est mort pour cette raison-là, — à cause de cela! Que nous arrêtons-nous plus long-temps ici? Fuyons, mon père.

ODOARDO.

Fuir? — où en serait la nécessité? — Tu es, tu restes entre les mains de ton ravisseur.

EMILIE.

Je reste entre ses mains?

ODOARDO.

Et seule, sans ta mère, sans moi.

EMILIE.

Moi seule entre ses mains? — Jamais, mon père. — Ou vous n'êtes pas mon père. — Moi seule entre ses mains? — Bon, laissez-moi seulement; laissez-moi seulement. — Je voudrais bien voir celui qui oserait me retenir — me forcer; je voudrais voir l'homme qui oserait en contraindre un autre.

ODOARDO.

Je pense, que tu es tranquille, mon enfant.

EMILIE.

Je le suis. Mais qu'appellez-vous être tranquille? Se tenir les bras croisés? tolérer ce qu'on ne devrait pas? souffrir ce qu'on n'oserait pas?

ODOARDO.

Ha! si tu penses de la sorte! — viens que je t'embrasse, ma fille! — Je l'ai toujours dit, la nature voulut faire de la femme son chef-d'oeuvre. Mais elle se trompa dans le choix de l'étoffe; elle prit l'argile trop fine. À cela près, vous avez été mieux pétries que nous; tout en vous est meilleur qu'en nous. — Ha, si c'est là ta tranquillité, j'ai retrouvé dans elle la mienne. Viens que je t'embrasse, ma fille! — Imagines-toi, sous le prétexte d'une enquête judiciaire, — o l'infamale singerie! — il t'arrache de nos bras, et t'envoie chez les Grimaldi.

EMILIE.

Il m'arrache? il m'envoie? — Il veut m'arracher: il veut m'envoyer: veut! veut! — Comme si nous n'avions point de volonté, mon père!

ODOARDO.

Aussi en fus-je tellement transporté de fureur que je portai déjà la main à ce poignard

(le montrant.)

pour l'enfoncer dans le sein de l'un ou de l'autre, dans le sein de tous les deux.

EMILIE.

Au nom du Ciel, ne le faites pas. Pour les hommes plongés dans le vice, cette vie-ci est l'unique bien qu'ils possédassent. Donnez-moi ce poignard, mon père; donnez-le moi.

ODOARDO.

Mon enfant, ce n'est pas une aiguille de tête.

EMILIE.

Eh bien, que l'aiguille de tête devienne poignard! — C'est indifférent.

ODOARDO.

Comment? Les choses en seraient venues à cette extrémité? Non pas, ma fille, non pas! Penses y bien. — Toi aussi tu n'as qu'une vie à perdre.

EMILIE.

Et qu'une seule innocence!

ODOARDO.

Qui est au-dessus de toute violence. —

EMILIE.

Mais non pas au-dessus de toute séduction. — Violence! Violence! Qui ne peut pas braver, qui ne peut pas affronter la violence? Ce qu'on appelle violence n'est rien. La séduction est la véritable violence. — Je suis jeune, mon père; je n'ai pas le sang moins chaud que toute autre personne de mon sexe et de mon âge. Mes sens pareillement sont sens. Je ne réponds de rien. Je ne garantis rien. Je connais la maison des Grimaldi. C'est la maison de la joie et des plaisirs. Une heure passée là sous les yeux de ma mère; — et il s'éleva dans mon ame maint tumulte, que les exercices les plus rigoureux des actes de la religion purent à peine apaiser durant des semaines entières. — De la religion! et de quelle religion? — Pour éviter un mal qui ne fut pas pire, des milliers de personnes se précipitèrent dans les ondes, et se sont de la sorte élevées au rang des Saints. — Donnez-moi, mon père, donnez-moi ce poignard.

ODOARDO.

Et si tu le connaissais, ce poignard! —

EMILIE.

Quand même je ne le connaîtrais pas! — Un ami inconnu est aussi un ami. — Donnez-le moi, mon père; donnez-le moi.

ODOARDO.

Et si je te le donne — tiens!

(Il le lui donne.)

EMILIE.

Tenez!

(Elle veut se frapper, mais le père lui arrache le poignard des mains.)

ODOARDO.

Comme tu es prompt! — Non, ma fille, cela n'est pas fait pour ta main.

EMILIE.

C'est vrai, c'est avec une aiguille de tête que je dois —
(Elle porte la main à sa chevelure pour en chercher une et vient à saisir la rose.)

Toi encore ici? — À bas cette rose! elle est déplacée dans la chevelure d'une personne — telle que mon père veut que je devienne!

ODOARDO.

O ma fille! —

EMILIE.

O mon père, si je vous ai deviné! — Mais non; c'est ce que vous ne voulez pas non plus. Autrement pourquoi hésiteriez-vous? —

(d'un ton amer pendant qu'elle met la rose en pièces.)

Anciennement il n'était pas rare de voir un père qui pour sauver sa fille de la honte et de l'opprobre lui enfonçait dans le sein le premier fer qui lui tombait sous la main, — lui donnant de la sorte une seconde fois la vie. Mais ce sont là des faits du temps jadis. De ces pères là, il n'en existe plus un!

ODOARDO.

Si fait, ma fille, si fait!

(en la frappant.)

— Dieu, qu'ai-je fait!

(Elle veut choir et il la saisit dans ses bras)

EMILIE.

Vous avez brisé une rose avant que la tempête l'effeuille.
— Laissez-moi la baiser, cette main paternelle.

Scène VIII.

LE PRINCE. MARINELLI. LES PRÉCÉDENS.

LE PRINCE, *en entrant.*

Qu'est ce que c'est que cela? Emilie ne se sent-elle pas bien?

ODOARDO.

Elle se sent très-bien! très-bien!

LE PRINCE, *en s'approchant davantage.*

Que vois-je? — O spectacle horrible!

MARINELLI.

Ciel! je suis perdu!

LE PRINCE.

Cruel père, qu'avez-vous fait!

ODOARDO.

J'ai brisé une rose avant que la tempête l'effeuille. — N'était-ce pas ainsi, ma fille?

EMILIE.

Pas vous, mon père — moi-même — moi-même —

ODOARDO.

Non, pas toi, ma fille; — non, pas toi! Je t'en conjure, ne dis pas une fausseté au moment de quitter la vie. Non, pas toi, ma fille! Ton père, ton malheureux père!

EMILIE.

Ah — mon père —

(Elle expire, et il la pose doucement à terre.)

ODOARDO.

Meurs en paix et dans la grâce de Dieu! — Eh bien, mon Prince! vous plait-elle encore? baignée dans son sang qui crie vengeance contre vous, excite-t-elle encore vos désirs?

(après une pause.)

Mais vous attendez sans doute quel sera le dénouement de cette scène? vous pensez peut-être que je tournerai le fer contre moi-même, afin de conclure mon action comme une insipide tragédie? — Vous vous trompez. Ici!

(Il jette le poignard aux pieds du Prince.)

le voici l'instrument sanglant de mon crime! Je vais de ce pas me constituer prisonnier. Je m'en vais et je vous attends en votre qualité de juge. Et puis là haut, je vous attends devant celui qui nous jugera tous un jour.

(Il s'en va.)

LE PRINCE,

après un moment de silence pendant lequel il contemple avec effroi et consternation le corps inanimé d'Emilie, à Marinelli.

Ici! relèves ce fer! — Eh bien, tu hésites? — Misérable!

(lui arrachant le poignard des mains.)

Non, ton sang impur ne souillera pas celui-ci! — Vas te cacher pour jamais! — Vas! te dis-je. — Dieu! Dieu! — N'est-ce pas assez pour le malheur de tant de citoyens, que les Princes soient hommes: faut-il encore que des monstres vomis par l'enfer surprennent leur confiance, et feignent d'être leur ami?

ERRATA.

Page	6.	Ligne	28.	plaçante	lises	placant
—	33.	—	13.	e suis	-	je suis
—	34.	—	33.	plāça	-	placa
—	44.	—	10.	régler	-	régler
—	51.	—	30.	sacrifie	-	sacri <i>f</i> ié
—	55.	—	10.	connait	-	connatt
